

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VÖGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 15 octobre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Ces jours derniers, le va-et-vient diplomatique s'est transporté dans le nord de l'Italie. Les rois Humbert d'Italie et Carol de Roumanie ont échangé des visites à Monza et à Pallanza. On a surtout parlé, comme il convenait, de la santé de la reine Elisabeth, à laquelle les brises tièdes et balsamiques du lac Majeur ont fait le plus grand bien. Mais la dernière entrevue des deux monarques ayant duré deux heures, on en conclut qu'ils se sont entretenus des dispositions de la Roumanie vis-à-vis de la triple alliance et de l'éventualité où l'armée russe voudrait traverser le territoire roumain pour mettre à la raison les Bulgares. Est-ce vrai? Nous avouons sans fausse honte que nous n'en savons rien.

Les conversations de Pallanza ont pâli devant les entretiens qui ont eu lieu dès lors à Monza. Le roi d'Italie y a reçu M. de Giers, ministre des affaires étrangères du tsar, en même temps que le marquis di Rudini et le baron Wangli, ambassadeur de Russie à Rome. Un déjeuner a été servi ensuite. Les convives étaient outre le roi, la reine, leur suite, et les trois hommes d'Etat, les ducs d'Aoste et des Abruzzes. Le soir, après avoir reconduit à Milan les deux diplomates russes, M. di Rudini, accompagné du baron Nigra et du comte d'Arco, sous-secrétaire d'Etat, est retourné à Monza pour dîner à la table du roi et conférer avec lui.

Cette entrevue fait aller les commentaires. On prétend que le roi d'Italie a fait voir à M. de Giers le traité de triple alliance, dont la communication a toujours été refusée au Parlement. Le but de cette démarche aurait été de convaincre la Russie et par contre coup la France du caractère strictement défensif de cette combinaison diplomatique. S'il en est ainsi, pourquoi ce secret obstiné vis-à-vis de l'Italie elle-même?

Un singulier incident cause des embarras aux ministres français : Le cabinet de Rome ayant à renouveler des titres de la rente italienne a demandé à la France et à l'Allemagne l'exemption du droit de timbre. L'Allemagne a, dit-on, refusé. En France, par contre, M. Rouvier, désireux de faire preuve de bon vouloir, a accordé la remise sollicitée : C'est deux millions, dont le trésor italien a bénéficié au préjudice du fisc français.

Ce bon procédé aurait sans doute passé inaperçu sans les manifestations anti-françaises dont le *Vire le Pape* ! écrit sur le registre du Panthéon par le jeune Dreux, a été l'occasion ou le prétexte.

Quel beau thème pour les journaux d'opposition français! Pas un n'y manque. Radicaux et conservateurs de droite s'en donnent à cœur joie.

« L'Italie, dit le *Soleil*, a empêché les deux millions de la France. Ils lui serviront à garnir ses arsenaux d'obus et de boulets rouges qu'elle emploiera le jour du grand tremblement, à incendier nos ports de Marseille et de Toulon, de Bône et d'Alger. Ce que les Italiens doivent se figurer de nous ! »

Et M. Auguste Vacquerie écrit dans le *Rappel* : « Je suis ravi d'apprendre que notre trésor regorge, que nous avons trop d'argent, que nous en avons à n'en savoir que faire,

que nous en avons à donner au premier venu qui nous en demande, ami ou ennemi. » Il estime que c'est d'une haute diplomatie, « si haute qu'elle échappe aux yeux vulgaires, de combler d'amabilités un gouvernement qui vous les rend comme on sait. » Puis le journaliste radical rappelle à M. Rouvier un certain article 59 de la loi du 22 frimaire an VII, d'après lequel « aucune autorité publique ne peut accorder de remise ou de modération de droits, ni en suspendre le recouvrement, sans en devenir personnellement responsable. » Il demande que MM. Rouvier et Ribot rendent de leur poche les deux millions au trésor.

On n'en viendra probablement pas là. Mais il est à craindre que le cabinet de Paris n'arrive à se dire que décidément ça ne réussit pas aux Français de chercher à obliger l'Italie.

Aux différentes « questions » qui font aller la polémique des journaux et obscurcissent « l'horizon politique », il en faut ajouter une nouvelle : la question du Touat.

Le Touat est un groupe d'oasis situées en plein Sahara, au sud de la province algérienne d'Oran, entre le pays des Touareg et les grandes dunes qui forment la frontière orientale de l'empire marocain. Ces oasis renferment environ deux cent mille habitants. Trois races y vivent côte à côte : les Arabes, venus les derniers, mais en conquérants et en convertisseurs ; les Berbères, proches parents des Kabyles d'Algérie, et les Haratin, aujourd'hui dépossédés et asservis, qui forment la population primitive du Touat. Ces diverses races vivent en luttes perpétuelles.

Parmi les oasis fertiles du Sahara, il n'en est pas de plus fertiles que celles du Touat. Elles possèdent, dit-on, de six à sept millions de palmiers-dattiers, sous lesquels on cultive l'orge et le froment, le cotonnier, le henné, le pavot à opium, le tabac, les légumes. Certaines de ces palmeraies sont si étendues qu'on peut cheminer parfois pendant quatre ou cinq heures à l'ombre. Mais le climat du Touat est si brûlant que certaines récoltes sont parfois desséchées malgré l'ombre protectrice des palmiers ; les mares stagnantes dont son territoire est parsemé y répandent des fièvres fort graves ; enfin ses dattes, qui sont le plus clair de ses produits, sont généralement de qualité inférieure.

Tel est le Touat. A qui appartient-il ?

Le traité signé en 1890 par M. Ribot et lord Salisbury pour régler la limite des sphères d'influence française et anglaise accorde à la France tout le territoire situé dans le prolongement de l'Algérie et de la Tunisie jusqu'à la pointe septentrionale du lac Tchad. Le Touat y est indiscutablement compris. Cette région est la route nécessaire entre Alger et Tombouctou, entre les possessions algériennes et les possessions soudanaises de la France. Le futur chemin de fer transsaharien le traversera sans doute.

Or on apprend que le sultan du Maroc vient de s'emparer du Touat. Les principaux partisans du régime français ont été assassinés.

Que faire ?

La presse donne au gouvernement français les conseils les plus contradictoires. D'un côté M. Camille Pelletan, qui fut toujours l'ennemi acharné des entreprises coloniales, persifle le transsaharien et appelle toute entreprise pour garder le Touat « un élan de démence aiguë, assez exorbitant, cette

une affaire, un duel ? J'avoue que la chose ne me déplairait pas. Mais il faut un prétexte plausible. Tu es joueur et mauvais joueur. J'ai bien sûr, pas tout de suite, mais vers la fin de la semaine, à Trouville. Nous ferons un piquet ensemble, après avoir fait semblant d'être, comme par le passé, bons camarades, après nous être montrés sur la plage à l'heure de la promenade ; la querelle viendra facilement. Nous nous battons, et sérieusement. Si tu me tues, eh bien, ce sera une solution comme une autre ! Mais je ne t'épargnerai pas si j'ai l'avantage, je t'en préviens. Je te tuerai sans pitié, car je te hais bien.

— Et moi donc ! Mais je suis tranquille quant à l'issue. Je suis de première force aux armes, et tu sais à peine tenir une épée. Au pistolet, je mets dans le blanc cinq fois sur six, et toi ?

Robert haussa les épaules. A ce moment-là, il faisait bon marché de sa vie. Il avait enfin vu clair en lui-même. A la lueur de sa haine il avait compris qu'il aimait la sœur de celle à qui il avait donné sa foi, qu'il l'aimait follement, et qu'il était ainsi traître à la parole donnée. Marthe avait voulu libre : il avait refusé de se considérer comme tel ; il était donc réellement parjure.

Le capitaine alla détacher son cheval et partit au galop, sans prendre congé des femmes groupées maintenant autour de la fontaine. Celles-ci, fort étonnées, un peu inquiètes de la querelle qu'elles devaient, commentaient ce départ précipité. Robert leur fit les excuses de son ami, subitement indisposé. Personne ne crut à cette indisposition venue à la suite d'une altercation dont l'écho leur était parvenu, et la fin de la journée, commencée si gaiement, fut un peu languissante et triste.

On se rendit en bande jusqu'à la route où attendaient les voitures. Marthe, à un moment donné, se trouvant à côté de Robert, un peu loin des autres, dit

fois, pour tuer complètement cette pauvre France. »

Une telle expédition, dit-il, risque de faire crier le Maroc, qui s'adressera à l'Espagne ; et l'Espagne, voyant menacé ce qu'elle considère comme sa zone d'influence en Afrique, son gouvernement monarchique aura le meilleur des prétextes pour se jeter dans les bras de la triple-alliance. En sorte qu'après avoir payé la Tunisie de l'obligation d'avoir, en cas de guerre, une armée sur les Alpes, nous payerons le Touat de l'obligation d'avoir, dans le même cas, une autre armée sur les Pyrénées. Mais comme il est bien entendu que la Champagne, la Franche-Comté, et même l'île de France, sont d'importance secondaire pour notre glorieuse patrie, et que la grande pensée consiste à la transporter aux bords du lac Tchad, ces petites difficultés ne peuvent être invoquées que par des esprits arriérés.

D'autre part, le *Soleil* écrit :

Si le Touat et le Tidikelt tombent sous la dépendance du sultan du Maroc, le traité de délimitation conclu avec l'Angleterre ne nous sert plus à rien, puisque ce traité a été conclu pour assurer nos communications entre l'Algérie et le Soudan et que ces communications se trouvent coupées.

Nous aurions fait un marché de dupes dans toute la force du terme. Il n'y aurait plus à parler de cet empire africain que nous traités avec les puissances européennes nous donnent le droit de constituer. Et notre prestige dans l'Afrique musulmane serait à jamais perdu.

Nous avons une armée de 60,000 hommes en Algérie. Or, une colonne d'expédition d'un millier d'hommes suffirait pour chasser les Marocains du Touat et établir notre domination dans cette oasis.

Seulement il n'y a plus de temps à perdre. Au lieu de négocier avec le sultan du Maroc, qui ne cherche qu'à nous berner, il faut agir et agir vite. Une colonne d'expédition lancée sur le Touat rencontrera peu de résistance ; peut-être même pourra-t-elle occuper l'oasis sans coup férir si l'on prend la précaution d'acheter le concours des chefs de tribus les plus influents de la localité. En Afrique, la grosse cavalerie de Saint-Georges est souvent d'un emploi utile : les Anglais nous l'ont démontré à Tell-el-Kebir.

Le point extrême occupé par la France dans le Sud algérien est Golea, poste militaire, qui constitue une excellente base d'opérations pour marcher vers le Gourara, le Tidikelt et le Touat. C'est une distance de 350 kilomètres à franchir dans une région où l'on trouve, paraît-il, de l'eau potable en abondance. Nous ne voyons pas ce qui peut empêcher le gouvernement de donner les ordres nécessaires pour faire occuper les oasis qui sont dans notre zone d'influence et y faire flotter le drapeau français.

M. Paul Leroy-Beaulieu est du même avis. Il adjure les ministres de ne pas se tenir satisfaits de l'entente nouée avec la Russie au point d'en oublier les intérêts immédiats du pays à l'étranger.

Il devient assez probable qu'on se décidera à agir. C'est la région même où les colonies expéditionnaires françaises durent réduire il y a quelques années les partisans du fameux Bou-Amama. La légion étrangère, en l'absence d'une armée coloniale dont la nécessité se fait chaque jour plus impérieusement sentir, sera sans doute chargée de cette petite campagne.

La prise de Valparaiso.

Un de nos jeunes compatriotes, aspirant de marine à bord du navire anglais l'*Aldborough*, a assisté au mois d'août, de la baie de Valparaiso, à la prise de la capitale chilienne par les troupes du congrès.

On a bien voulu nous communiquer les extraits suivants de ses lettres à sa famille ; on y trouvera d'intéressants détails sur cette lutte sanglante.

rapidement :

— Que s'est-il passé ?
— Mais rien du tout, ma chère Marthe. Je crois que Bertrand avait trop tenu son pari à propos du champagne ; je lui ai fait honte ; il m'en a voulu un moment. Mais c'est, au fond, un garçon assez raisonnable, quand on sait le prendre ; il a compris que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de partir, et il est parti. Voilà.

Marthe, très absorbée et ne voulant pas paraître douter de cette version, à laquelle cependant elle ne croyait pas, ne répondit pas de suite. Elle avait vu, elle avait compris beaucoup de choses, pendant cette longue journée. Elle souffrait et se raidissait pour n'en rien laisser voir. Elle était surtout très lasse.

— Ecoutez, Robert, dit-elle enfin, j'ai besoin de causer avec vous un peu longuement, à cœur ouvert. Jeudi il y a une réunion chez les Américains. Je m'arrangerai pour y envoyer Edmée avec ma tante. Trouvez-vous à trois heures et demie au carrefour de la croix. Là, nous ne serons pas dérangés.

— J'y serai, Marthe.

Lui aussi se sentait horriblement triste. La vie qu'il avait entrevue si belle et si bonne déviait lamentablement.

VII
— Tu sais, Marthe, je resterais bien volontiers avec toi... Tu verrais comme je te soignerais gentiment !

— Merci, ma chérie, mais la migraine exige surtout la solitude et le silence. Amuse-toi bien et fait toutes mes excuses à Mme Robinson.

Edmée regardait la figure très blanche de sa sœur avec une compassion un peu étonnée. Elle n'était jamais malade, elle, et les paupières battues de Marthe lui faisaient d'autant mieux apprécier ses joues roses et ses lèvres rouges. Elle baissa les rideaux des fenêtres, puis jeta, en passant devant une grande glace, un

En rade de Valparaiso, samedi 15 août.

A bord de l'*Aldborough*.

« Nous devons prendre un chargement de nitrate, mais nous ne savons pas encore où, à Talloir ou à Iquique. Pour le moment, ces ports sont interdits aux navires en rade de Valparaiso, en sorte que nous restons ici. »

Avant-hier, nous étions dans la chaloupe quand nous avons entendu des coups de canon. En regardant bien au large, nous vîmes à l'horizon quelques mâts entourés de petits nuages de fumée. Nous nous sommes dit : « Voilà les rebelles (congressistes) qui bombardent quelque chose. » J'ai pensé que c'était l'*Impérial*, navire anglais, loué au gouvernement chilien pour des transports de troupes et qui la veille avait quitté Valparaiso. En effet, peu après, nous avons vu l'*Impérial* revenir ; un des navires ennemis l'avait surpris et si bien canonné que son côté de babord était percé de part en part. Mais ils n'ont pas pu le prendre.

Je ne pense pas que la flotte insurgée vienne ici ; Valparaiso est trop bien fortifié du côté de la mer.

Mercredi 19 août.

Hier, l'*Esmeralda*, un des navires des insurgés, s'est présenté à l'entrée de la baie et a tiré trois coups de canon à blanc, sans doute comme signal aux rebelles qui sont à terre. Puis il a manœuvré d'un côté de la baie à l'autre, mais alors les canons du fort lui ont tiré dessus. C'était magnifique. Nous étions le navire le plus rapproché d'eux et pouvions tout voir : d'abord, la fumée, puis une formidable détonation et, quelques secondes après, une énorme colonne d'eau soulevée là où le projectile avait touché la mer. Ils ont tiré dix coups mais tous ont manqué, quoiqu'ils soient venus très près du navire. Ceux qui étaient à bord ont dû bien rire de voir comment on les manœuvrait.

L'*Esmeralda* est parti, mais on attend la flotte entière pour demain.

Dimanche, nous avons passé la journée à terre. S... et moi, nous nous sommes royaleusement amusés ; nous sommes montés à cheval après un bon dîner et avons parcouru toute la ville, qui est très grande et belle. Il y avait dans les rues une quantité de jolies *senoritas* avec lesquelles nous avons fait des bous de causerie...

Dimanche, 23 août.

Hier, samedi, trois navires de guerre congressistes, accompagnés des transports, se sont montrés à l'entrée de la baie, puis ils se sont dirigés vers le nord et le sud et ont débarqué une quantité de troupes. Ils désirent marcher sur Valparaiso des deux côtés à la fois.

Les troupes du gouvernement n'ont pas su empêcher le débarquement ; leurs officiers sont si maladroits qu'ils mettent leurs hommes pour ainsi dire devant la bouche des canons de l'ennemi. Ainsi 300 soldats ont été envoyés pour repousser les hommes que débarquait l'*Esmeralda* ; aussitôt qu'ils sont arrivés au bord de l'eau, le navire leur a envoyé un obus qui leur a tué, à lui seul, plus de trente hommes.

Les transports ont débarqué les troupes pendant que l'*Esmeralda* et le cuirassé *Cochrane* attiraient l'attention des forts. Les troupes débarquées, sitôt qu'elles touchaient terre, s'engageaient avec les soldats du gouvernement. Elles ont commencé à 8 heures du matin à marcher contre Valparaiso et à passer l'Aconcagua. Le combat n'a fini que vers le soir. Nous pouvions voir les deux armées se battre sur les collines ; la canonnade était continuelle, ponctuée de temps à autre par les détonations formidables des gros canons des forts et des cuirassés. Mais ces derniers n'osaient pas s'approcher trop et aucun de leurs projectiles n'a touché.

L'issue de ce combat n'a été décisive ni pour les uns ni pour les autres.

L'*Almirante Lynch*, le seul vaisseau de guerre que le gouvernement retienne, à l'exception de quatre torpilleurs, est sorti le soir pour tirer quelques coups de canon. Mais une de ses pièces a éclaté, tuant le deuxième commandant et trois hommes. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi j'avais vu deux hommes tomber par dessus bord sans que l'ennemi leur eût tiré dessus ; c'est le lendemain seulement que j'ai appris l'accident.

regard satisfait, car jamais elle n'avait été plus jolie.

Si je pouvais le faire un peu de bien, à mon tour, dit-elle en revenant embrasser encore la malade, toi qui es si bonne pour moi, toujours...

Marthe sourit, et la renvoya, en lui recommandant de ne pas faire de coquetteries avec le capitaine.

— Ni avec M. d'Ansel ? fit en riant la jeune fille.

— Ni avec M. d'Ansel, répéta Marthe gravement.

Dés que la voiture qui emportait sa tante et sa sœur fut partie, Marthe quitta sa chaise longue, se baigna le visage d'eau fraîche et, fiévreuse, se mit à marcher dans sa chambre. Puis elle s'installa dans son boudoir et prit son journal. Elle était réellement très souffrante, n'ayant guère dormi de la nuit, mais elle avait besoin de s'occuper, de faire quelque chose en attendant le moment de descendre au parc où elle devait trouver Robert.

Jendi, 29 juillet.

« Il n'est encore que deux heures et demie, j'ai le temps de penser, de m'interroger.

« Que se passe-t-il en moi ? Pourquoi suis-je malade et triste... triste à mourir ? »

C'est une chose bien simple, cependant. Quand Mme d'Ansel m'a demandé d'être sa fille, j'ai posé comme première condition, une condition expresse, que Robert et moi nous serions libres. Tout à l'heure, je lui dirai que nous ne nous marierons pas. Si moi je l'aime, il ne m'aime pas. Je ne veux pas souffrir ce qu'a souffert ma pauvre mère avant moi. J'aime mieux souffrir maintenant, et cruellement.

« Je vois notre cas comme si d'autres étaient en cause ; ce mariage tant désiré, très sage, où toutes les convenances se trouvent réunies, avait fini par lui sembler acceptable. Puis, en un instant, tout l'écha-

Lundi, 24 août.
On est devenu très sévère en ville. Les soldats sont partout et personne n'ose stationner dans les rues. Je suis allé chercher du pain en ville et je regardais faire les soldats lorsque l'un d'eux m'arriva dessus avec force gestes et grimaces. Je ne le comprenais pas et j'ai filé. Dans une autre rue où je me suis aussi arrêté, même représentation. Je me suis de nouveau mis en route pour m'arrêter un peu plus loin ; même cérémonie. Enfin, un monsieur m'a expliqué le mystère.

Nous ne déchargeons plus. Pas moyen d'avoir des chaloupes. Le trafic est complètement arrêté.

Samedi, 29 août.

« Les troupes du congrès sont définitivement entrées à Valparaiso. Elles se sont battues avant-hier jeudi et hier des 8 heures du matin.

Hier matin, elles n'étaient plus qu'à une demi-heure de marche de la ville, dans une petite vallée qu'une colline assez élevée sépare de Valparaiso. Pas un des nombreux forts qui rendent Valparaiso presque imprenable du côté de la mer n'a pu diriger ses canons sur l'ennemi et comme la flotte n'a pas pris part au combat, les forts n'ont pas eu l'occasion de tirer un seul coup.

Nous ne pouvions rien voir de la rade, mais nous pouvions au moins entendre. La canonnade et la fusillade étaient continuelles.

A 10 heures, nous sommes allés à terre avec le capitaine. Nous y sommes arrivés au même temps que quatre ou cinq autres chaloupes qui amenaient aussi leurs capitaines. Ce n'est qu'à grand peine que nous avons pu commander nos provisions pour aujourd'hui. Enfin, deux ou trois se sont rembarqués avec la nouvelle que les troupes du gouvernement étaient définitivement vaincues, que la ville s'était rendue et que les rebelles étaient déjà dans les rues.

Une demi-heure après, le capitaine est revenu ; il venait d'entrer dans la chaloupe et nous allions retourner à bord quand, tout à coup, nous voyons les quais et la jetée couverts de soldats portant des brassards rouges au bras gauche. C'étaient les rebelles. Ils venaient attaquer l'*Almirante Lynch*, amarré au quai et qui résistait encore. Ils lui ont tiré dessus d'un bord de la baie à l'autre, volée sur volée, sans relâche. Le cuirassé ripostait aussi bien que possible. Deux fois, il a déchargé ses canons, mais sans effet.

Nous étions entre deux feux, au beau milieu de la bagarre. Les lattes saillaient par dessus nos têtes et une quantité tombaient dans l'eau, autour de la chaloupe. Je l'assure que je n'ai jamais ramé aussi fort qu'à ce moment. Heureusement, pas un de nous n'a été touché. Sur les quais, nous voyons les pauvres diables de soldats tomber, mais cela n'a pas duré cinq minutes. Tout l'équipage de l'*Almirante Lynch* a été tué, sauf un marin qui a pu amener le pavillon et hisser le drapeau blanc. Le commandant a refusé de se rendre et quand il a vu que tout était perdu, il s'est brûlé la cervelle.

C'était très excitant. A chaque seconde, on pensait être tué. On voyait sur les quais les soldats se tuer les uns les autres et une quantité de morts et de blessés tomber dans l'eau. Ils seront dévorés par les requins et les pieuvres.

Pendant l'après-midi, nous étions de nouveau à bord — les forts se sont rendus, mais durant tout le reste de la journée et la nuit, on a entendu des coups de fusil. Ce n'étaient pas des soldats qui tiraient, mais des groupes d'hommes qui avaient ramassé des fusils et pris de la munition sur les morts et qui tuaient tous les gens qu'ils rencontraient et pillaient toutes les maisons dans lesquelles ils pouvaient entrer. Un boulet a même frappé le bastingage de l'*Aldborough* à un pied de l'endroit où le capitaine se tenait, causant avec un officier.

Cinq incendies ont éclaté pendant la nuit. C'était magnifique dans la nuit sombre. Toute la baie était embrasée ; on voyait les navires comme peints à l'encre de chine sur un fond rouge. La moitié de la ville et du ciel étaient de couleur pourpre.

Dimanche, 30 août.
« Hier, nous sommes de nouveau allés à terre. J'ai quitté la chaloupe pour aller acheter du pain pour nous.

La ville était dans un désordre complet. Partout des soldats portant le brassard rouge ; du reste, presque tout le monde a maintenant un ruban rouge.

faudage si péniblement construit s'est effondré, comme un château de cartes au souffle d'un enfant. La passion que je n'ai jamais su lui inspirer, hélas ! s'est emparée de lui ; il ne veut pas y croire, il se débat en honnête homme qui, malgré tout, se tient pour lié, mais il se débat en vain ; il faut que ce soit moi qui lui donne sa liberté, c'est de mes mains qu'il recevra son bonheur. C'est tout de même bien cruel. Jamais Robert ne m'aimera. Celle qu'il adore, sans vouloir en convenir, c'est Edmée, c'est ma sœur.

« Elle a pris son cœur en se jouant, comme, en jouant, elle a rendu le capitaine Bertrand fou d'amour. Sait-elle au moins ce que vaut ce cœur ? Est-ce pour son bonheur à lui, pour son bonheur à elle, que je m'immole ainsi ? Ah ! que tout est donc difficile dans la vie, et que l'on tâtonne péniblement à la recherche du devoir.

« Après tout, n'ai-je pas, moi aussi, droit au bonheur ? Pourquoi ne pas lutter ? Pourquoi me sacrifier ? Si ce n'était qu'un feu de paille chez Robert !... Il m'en voudra peut-être un jour de m'être effacée, moi qui suis capable de le comprendre, de l'apprécier, de l'aimer si tendrement, si tendrement... de l'avoir uni à une enfant délicate et folle, à une mondaine aussi, lui, le savant, l'homme aux hautes pensées.

« Ma petite Edmée, mon enfant chérie, si tu savais, si tu pouvais le douter de toutes les pensées qui fermentent en moi !... Qu'es-tu au fond ? Toutes tes gentilles, toutes tes caresses, viennent-elles du cœur ? Es-tu, comme ta mère, habile comédienne et te fais-tu aimer pour mieux accaparer toutes les joissances de la vie ? Eh ! qu'importe, puisque tu as le charme tout-puissant, puisque tu n'as qu'à le montrer pour être adorée... puisque moi, tout en doutant, tout en questionnant, je te chéris, que pour t'épargner une larme je pleurerai nuit et jour, que pour te donner

FEUILLETON DE LA GAZETTE

CHARGE D'AME

par M^{me} JEANNE MAIRET

— Et moi je te dis que tu en es amoureux fou. Si tu crois que je ne connais pas les symptômes de cette maladie-là !... Eh bien, non, mon cher, je ne pousserai pas la complaisance jusqu'à te laisser le champ libre. J'irai demain au château, et après-demain, et tous les jours si cela me convient.

— Je saurai l'empêcher, fit Robert, dont le sang-froid commençait à céder.

— Et comment cela ?

— En te faisant interdire la porte par Mlle Levasseur.

— Tu ne feras pas cela.

— Je le ferai...

Les deux hommes se regardaient les yeux dans les yeux ; leur ancienne antipathie de nature tournaient à la haine, et la haine, chez Bertrand, devenait vite une sorte de folie furieuse. Il voulait se jeter sur Robert, il l'aurait tué s'il l'avait pu, mais Robert veillait ; il le jeta avec violence l'officier qui, non sans peine, garda son équilibre. La scène menaçait de tourner au pugilat, Robert, très vigoureux malgré sa vie sédentaire, saisis les mains de son adversaire.

— Ecoute, si tu as encore une lueur de raison. Nous sommes ici à quelques pas seulement de toutes ces femmes qui, sûrement, ont entendu des éclats de ta voix. Je ne veux pas les mêler à notre querelle ; je ne veux pas qu'un nom de jeune fille puisse être prononcé en cette affaire. Il est certain que nous ne pouvons en rester au point où nous sommes. Tu veux

J'ai vu passer un régiment d'infanterie; on a jeté des fleurs aux soldats; on aurait fait la même chose aux troupes du gouvernement si elles avaient vaincu.

Il y avait des cadavres de tous les côtés et on marchait dans des flaques de sang. Personne ne semblait songer à faire enlever ces corps, à côté desquels tout le monde passe. Au coin d'une rue, j'en ai vu un le crâne brisé avec une partie de la cervelle collée au mur dans une grande tache de sang. On n'a pas même relevé tous les blessés; j'en ai encore vus couchés dans la rue, en proie à d'atroces convulsions et convertis de mouches. Un peu plus loin, sept soldats entassés les uns sur les autres et, dans la rue voisine, trois femmes et des enfants étendus morts. Dans un autre quartier, des chariots remplis de morts allaient et venaient.

Hier soir, trois nouveaux incendies ont éclaté et ont brûlé pendant la moitié de la nuit. De même un train de chemin de fer a pris feu; c'était magnifique de voir cette longue ligne de feu courir à toute vitesse le long de la côte.

On dit qu'il y a 11,000 tués sur le champ de bataille. Les Chiliens sont de bons soldats, mais féroces; ils tuent tout; j'ai même entendu dire qu'ils ont achevé des blessés et massacré le personnel d'une ambulance, y compris les médecins.

Les navires de guerre anglais, allemands, français et américains ont débarqué chacun 4 à 500 soldats pour protéger leurs consulats; ils sont rentrés à bord ce matin.

Aujourd'hui le calme revient. Presque toute la flotte chilienne est en rade et les soldats du Congrès sont partout. Le trafic va recommencer demain...

NOUVELLES POLITIQUES

— La commission du budget de la Chambre des députés françaises, après avoir entendu M. Rouvier, a décidé sur sa demande, par 13 voix contre 7, de ne pas incorporer dans le budget la réforme de l'impôt sur les boissons.

La commission du budget a entendu M. Barbey, qui a combattu les conclusions du rapport de M. Brisson sur la marine. La commission a adopté néanmoins ces conclusions.

— En recevant M. Cambon, le nouvel ambassadeur de la République française à Constantinople, le sultan a fait jouer la *Marseillaise* par la musique d'un régiment de sa garde; l'innovation a d'autant plus de prix que l'hymne de Rouget de Lisle avait été jusqu'à ce jour interdit en Turquie.

— M. de Renner, qui était ministre des finances wurtembergeois depuis 1864, a donné sa démission des l'avènement du nouveau roi. M. de Riecke a été nommé à sa place.

— Les élections au Landtag de Saxe ont eu lieu mardi. Sur 30 députés sortants, il y avait 14 conservateurs, 6 nationaux-libéraux, 6 progressistes et 4 socialistes. Les socialistes présentaient 24 candidats; ils ont obtenu 7 sièges, et ils ont un candidat en ballottage à Dresde contre un conservateur.

— Le procès des 62 individus arrêtés à la suite des désordres du 1^{er} mai dernier a commencé à Rome hier matin. Tous, sauf un, sont accusés du crime prévu par l'article 248 du code pénal, à savoir le fait de s'être associés au nombre de quatre au moins pour commettre des crimes contre les personnes, la propriété et la sûreté publique, dans le but de mettre en pratique les théories anarchistes et de détruire, par la violence, les institutions sociales; 43 sont poursuivis, en outre, pour avoir refusé d'obéir aux sommations des représentants de l'autorité; 44 sont accusés de rébellion armée et préméditée contre les agents de la force publique; enfin, M. Cipriani et quatre autres individus sont accusés d'avoir prononcé des discours tendant à exciter à la désobéissance aux lois et à la haine entre les classes sociales.

Il y a 125 témoins à charge, 200 témoins à décharge, et 35 avocats.

INFORMATIONS DIVERSES

— Le *Landgericht* de Berlin (tribunal de première instance) vient de condamner le conseiller de cour Manche, ancien chef de bureau au cabinet civil de l'empereur, à neuf mois de prison, pour avoir escroqué la somme de 10,000 francs en faisant faussement espérer à certaines personnes qu'il pourrait leur servir d'intermédiaire pour leur procurer des décorations et des titres.

Son complice, le nommé Aron Meyer, a été condamné à quatre mois de prison.

Voici les faits qui ont donné lieu à la poursuite: M. Thomas, manufacturier, désirait vivement obtenir le titre de conseiller commercial. Sur le conseil de M. Ahlwardt, il s'adressa à M. Aron Meyer, qui l'engagea à remettre à M. Manche 30,000 francs qui seraient employés à des œuvres de bienfaisance et d'y ajouter, sous le même pli, 5000 francs comme gratification.

M. Thomas n'ayant pas obtenu le titre qu'il ambitionnait, réclama son argent. M. Manche lui remit immédiatement 20,000 francs en Consolidés prussiens, plus les intérêts de cette somme. Les 10,000 francs

le bonheur j'accepterais la tristesse perpétuelle, le chagrin, le désespoir.

« Il est temps. Je vais descendre. Personne ne me verra, car la porte de ma tourelle est à deux pas du bois. Le cœur me bat étrangement. Au fait, c'est à un rendez-vous que je vais, un rendez-vous avec mon fiancé, celui qui devait être mon mari.

« Que je suis triste... Mon Dieu, aidez-moi!... 4 heures et quart.

« C'est fait. Tout est fini. Robert est libre, moi aussi.

« Et cela s'est passé très simplement, comme si avec ces quelques mots je ne détruisais pas mon bonheur pour toujours. Les grands éclats, les grandes phrases n'ont rien à faire dans les crises véritables de la vie.

« Ma pauvre tête me fait bien mal, mais je ne saurais me reposer. C'est presque un soulagement de me raconter, à moi-même, notre conversation...

« Parfois, en relisant un de mes vieux recueils, je souris en me rappelant de grands désespoirs ridicules. J'ai aimé pendant un an, mais aimé à en pleurer, un jeune homme entrevu à un bal, dont je n'ai jamais su le nom, à qui je n'ai jamais adressé la parole. Je le revoyais parfois au Bois, au théâtre, cela me suffisait. J'étais persuadée que nous étions destinés l'un à l'autre, que une circonstance quelconque ferait qu'il me sauverait la vie, qu'il m'adorerait, que je serais sa femme. Pendant des mois, je ne sortais pas en voiture sans être persuadée que les chevaux s'embelleraient et qu'au risque de se faire écraser le bel inconnu se jetterait à leur tête. Il n'en a rien été et, les années suivantes, je ne revis plus l'objet de mes rêves. Lorsque je relis ces pages-ci, dans huit ou dix ans, mon chagrin d'aujourd'hui me paraîtra-t-il en-

manquant avaient été remis à une dame du palais aujourd'hui morte, qui les avait employés, comme il était convenu, à des œuvres de charité.

M. Manche prétendait n'avoir jamais reçu les 5000 francs.

— Le bruit ayant circulé que les filles du général Boulanger, héritières légitimes, dépossédées par leur père, avaient l'intention d'attaquer devant les tribunaux les conclusions du testament, le *Figaro* se dit autorisé à démentir le fait.

Le général, avec le titre de légataire universelle, a donné à sa nièce, Mlle Mathilde Griffith, raconte ce journal, tout ce qu'il possédait, moins quelques souvenirs laissés à des amis. Il somme, dans une phrase de son testament, ses enfants de respecter sa volonté, « si elles veulent que je leur pardonne, a-t-il écrit, le mal qu'elles m'ont fait ». Le général, d'après notre confrère, entendait par là le refus que lui opposèrent ses filles d'aller le rejoindre à Bruxelles quand, espérant obtenir son divorce, il leur demandait de quitter Mme Boulanger pour vivre avec lui. « Nous te supplions, lui écrivaient-elles, de concilier le respect que nous avons pour notre mère avec tout l'amour que nous avons pour toi. La réponse que le père fit à cette lettre de prières interrompit toutes les relations jusqu'à la mort.

Les héritières naturelles seraient décidées à ne pas contester à Mlle Griffith le titre de légataire universelle, à la condition que l'épée, les épaulettes et les décorations de leur père leur fussent rendues. Elles désiraient, en outre, conserver le portrait du général qu'a fait de lui M. Debat-Ponsan. Fait, en présence du capitaine Driant, à l'époque où l'affection du père pour ses filles n'était point encore altérée, comme elle le devint plus tard, par de tristes débats de famille, ce portrait est réclamé par elles comme un objet qui leur était destiné. Elles invitent même les amis que le défunt a autorisés à prendre un souvenir à ne pas choisir l'œuvre de M. Debat-Ponsan.

Sauf ces réserves, elles n'élèveront aucune prétention et elles s'inclineront sous l'arrêt de leur père.

Mme veuve Boulanger et sa fille Hélène iront rejoindre, le 25 de ce mois, à Tunis, Mme Driant.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Un enterrement politique.

Les enterrements politiques sont de tradition dans le Tessin. Même à l'occasion des funérailles de Vela, on a fait de la politique. Au surplus, on sait qu'au Tessin la politique est mêlée à toutes choses.

Hier donc, on enterrait à Mendrisio le pharmacien Buzzi, mort d'un certain nombre de coups de poignard reçus dans une rixe nocturne, dans un cabaret de Mendrisio. Les radicaux de l'endroit, dont Buzzi était le chef, ont monté à ce propos une grande « démonstration », à laquelle leurs coreligionnaires de tout le canton ont été conviés par affiches encadrées de noir, placardées un peu partout.

La démonstration a parfaitement réussi.

« Concours énorme des patriotes de tous les districts, disent les dépêches de l'agence Colombi cadet. Les musiques de Lugano, Mendrisio, Chiasso étaient présentes. Les funérailles ont été purement civiles et très imposantes. Au cortège, on comptait 25 drapeaux et plus de 2500 personnes. Les rues étaient comblées. La tristesse est générale. »

Dans l'après-midi, le bruit a couru — on se croirait à Tarascon — que des conservateurs armés, parmi lesquels les frères Ortelii, les meurtriers de Buzzi, s'étaient postés sur la tour qui domine le village. Aussitôt, vive agitation dans la population. Cent-cinquante « patriotes » coururent au poste de gendarmerie en poussant les cris : « Nous voulons justice ! » et en réclamant l'arrestation du commissaire de police Ginnella et des deux gendarmes qui ont assisté à la rixe dans laquelle Buzzi a été tué et n'ont pas arrêté les meurtriers.

Le juge d'instruction du Sopra-Cenere, qui dirige l'enquête par délégation spéciale, les radicaux suspectant de partialité son collègue du Sotto-Cenere, a fait son possible pour calmer les manifestants en leur donnant l'assurance que justice serait faite. Aux efforts du magistrat se sont joints ceux du nouveau commandant de la gendarmerie, le capitaine Reichlin, de Schwytz. Il a fallu, en finale, fermer et barricader l'entrée du poste.

Sur la place, on a alors tenu un meeting dans lequel plusieurs orateurs ont pris la parole. Le journaliste Breno Bertoni a proposé la signature d'une pétition à adresser au gouvernement pour demander la destitution du commissaire Ginnella et du juge Primavesi, suspects d'être les instigateurs de l'assassinat de Buzzi. Le major Soldini a pris la parole pour recommander une attitude calme et sage.

Sur la tombe, plusieurs discours ont aussi été prononcés, notamment par MM. Stoppani, avocat; Beroldingen, avocat; Borella, avocat; Mola, professeur, etc.

Il paraît pourtant qu'il n'y a pas eu de désordre grave, le gouvernement ayant eu soin d'envoyer à Mendrisio une trentaine de gendarmes pour maintenir la démonstration.

Amis des lettres.

On nous écrit de Neuchâtel le 13 octobre : Vous avez publié une correspondance de

fantôme comme mon gros désespoir d'ailleurs ? C'est que je n'ai plus dix-sept ans maintenant ; je suis femme et j'aime en femme.

« J'ai trouvé Robert à la Croix. Il m'avait devancée, nerveux, agité lui aussi. Il est venu à moi les mains tendues.

« C'est pour me dire que nous avons à fixer le jour de notre mariage que vous m'avez fait venir ici, n'est-ce pas Marthe, n'est-ce pas ?

« Et, de fait, si je lui avais dit « oui », il en eût été presque soulagé, j'en suis sûre. Un instant j'ai été tentée de le dire, ce « oui ». Puis, en me regardant plus attentivement, il ajouta :

« Vous n'êtes pas bien, ma pauvre amie, vous êtes toute pâle, toute défaite... »

« J'ai mal dormi, voilà tout. Asseyons-nous, Robert, nous avons à causer, et ici au moins, nous pouvons le faire en toute sécurité.

« Il faisait chaud et lourd, le ciel était couvert de nuages bas et tristes; de temps à autre, malgré la chaleur, un petit vent froid soufflait, amenant un frisson avec lui. L'orage se préparait. Nous voyions la mer toute grise, d'un gris noir.

« Au lieu de causer, je regardais au loin des points blancs qui indiquaient une mer houleuse; je me disais que lorsque ces points blancs se rapprocheraient de la côte, que les vagues viendraient en bandes pressées, balayantes, battre le sable de la grève, qu'alors je lui dirais : « C'est fini ». C'était de la licheté; c'était aussi une grande lassitude... Je n'en pouvais plus. Il me prit la main doucement, affectueusement, et je sentis qu'il me regardait, qu'il cherchait à attirer mes regards à moi. Je suivais toujours la ligne blanche des vagues écumeuses, qui, très rapidement, se rapprochaient. Les petits souffles glacés devenaient fréquents.

« Vous avez la fièvre, Marthe.

Neuchâtel, relative à l'assemblée générale tenue samedi, dans cette ville, par la « Société des gens de lettres de la Suisse romande. » Comme cette dernière y est assez malmenée, voulez-vous permettre à l'un de ses membres de répondre ici quelques mots ?

Et d'abord il est certain qu'il n'y a guère de gens de lettres dans notre pays et que le peu qu'il y en a se tiennent en général soigneusement à l'écart de la dite société. Mais voyez la fâcheuse rencontre : précisément, samedi, notre association a décidé d'abandonner un titre auquel elle sentait n'avoir aucun droit et de s'appeler tout modestement : *Société des amis des lettres*.

Votre correspondant attaque, avec une vivacité qui n'est pas pour me déplaire, cette rage de noircir du papier, contre laquelle aucun Pasteur n'aurait trouvé de vaccin. Mon Dieu, qu'il a raison, et comme je suis de bon cœur avec lui ! Il ajoute : « Une société de gens de lettres pourrait être vraiment utile chez nous : ce serait celle qui pratiquerait dans toute sa rigueur la critique mutuelle et arracherait sans pitié du jardin de la littérature romande les herbes parasites qui y poussent avec une abondance néfaste. » Mon Dieu, qu'il a encore raison, et que c'est bien dit !

Mais voyez une seconde fois comme ce se rencontre. Si votre correspondant avait assisté à la séance publique de samedi, il aurait entendu un rapport qui n'était pas, comme on dit, piqué des vers et qui ne péchait pas par trop d'indulgence. Sur trois travaux présentés au concours, un seul a obtenu un prix, et encore le plus faible, et encore accompagné de force réserves et restrictions. Je ne crois pas qu'aucun des malheureux délinquants soit tenté de récidiver, encore moins de se prendre pour un génie — à moins que ce ne soit pour un génie méconnu.

Ce n'est pourtant pas tout de décourager les écrivailleurs, encore que ce soit une bonne action. Il y a, dans notre Suisse romande, de jeunes talents qui auront peut-être quelque peine à se faire connaître. La *Société des amis des lettres* devrait bien leur adoucir les amertumes des débuts, appeler sur eux l'attention du public. C'est pourquoi elle a institué les concours, c'est pourquoi encore elle leur ouvrira, quand ils y viendront frapper, les portes de son bulletin — où il y a eu des insanités quelconques; mais envoyez-nous de bonnes choses, nous mettrons le reste au panier.

Mais ni les concours, ni le bulletin ne suffiront. Aussi a-t-il été décidé samedi qu'un prix serait décerné, sous une forme ou sous une autre (argent, médaille, achat d'exemplaires), à l'œuvre de début la plus remarquable de l'année.

La sollicitude de la société ne s'arrêtera pas aux jeunes. Nous avons pensé que même un écrivain connu et arrivé pourrait n'être pas indifférent à un témoignage de sympathie, même venant de gens obscurs, de pauvres petits amis des lettres. Nous avons donc institué un autre prix, destiné à récompenser l'œuvre la meilleure, qu'elle fût d'un conscript ou d'un vétéran.

Ces œuvres n'auront pas besoin de venir solliciter nos suffrages; ce ne seront pas nécessairement ni probablement des œuvres de socialistes. Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que nous ne pratiquons pas trop l'admiration mutuelle.

D'autre part, croyez bien que nous n'aurons pas l'outrecuidance de nous établir juges de la production littéraire romande. Nous nous adresserons aux hommes les plus qualifiés, aux littérateurs, aux critiques, aux professeurs, et nous leur demanderons humblement de guider notre choix. Nous n'osons espérer qu'ils voudront tous y condescendre et peut-être essayons-nous de nobles refus. Nous supplions d'avance qu'on ne nous en rende pas responsables.

C'est ainsi, me semble-t-il, que la *Société des amis des lettres* pourrait devenir le centre de la vie littéraire romande, établir un lien nouveau entre les écrivains et le public, et des écrivains entre eux. Car je ne crains pas d'être démenti en disant que ceux qui tiennent une plume dans la Suisse française vivent dans un isolement presque complet les uns des autres et souvent ne se connaissent que de nom et de réputation. Est-ce là un bien ? J'ai peine à le croire. Eh bien, il ne tient qu'à eux de modifier cette modeste association, de la transfor-

« Ces mots étaient si pleins de tendresse, de pitié, que les larmes me vinrent aux yeux. Je ne voulais pourtant pas pleurer devant lui... Je retirai ma main de la sienne et je dis tranquillement :

« Ce n'est rien. La fièvre accompagne toujours la migraine. Ce n'est du reste pas de ma santé que je voulais vous parler.

« De quoi vouliez-vous me parler, Marthe, sinon de notre prochain mariage ?

« Il me semblait que je n'aurais jamais le courage de dire ce que j'avais à dire si je ne brusquais pas la chose. Ce fut d'une voix qui sonnait étrangement à mes propres oreilles que je dis rapidement :

« Ce mariage, Robert, ne se fera jamais. Je ne puis être votre femme.

« Il y eut un silence et je n'entendis que la respiration pressée de Robert.

« Pourquoi ? dit-il enfin presque durement.

« Parce que je ne suis pas faite pour le mariage. J'en ai peur, je n'en veux pas. Parce que je suis une sauvage, que je n'aime que ma liberté et que, malgré tout l'affection que j'éprouve pour vous, je ne saurais remettre cette liberté entre vos mains !... »

« Ce n'est pas cela. Regardez-moi bien en face, Marthe, vous qui n'avez jamais su mentir... Il y a autre chose. Quoi ?

« Alors, sans savoir ce que je disais, je m'écriai : — Ayez pitié de moi, Robert — je souffre — je souffre pour vous, pour moi-même, je souffre de la peine que je vais faire à votre mère. Vous ne voyez donc pas que, si je pouvais en conscience être votre femme, je vous dirais : « Prenez-moi, je suis à vous pour la vie. » Mais cela je ne le peux pas, je vous assure que je ne le peux pas... »

« Vous avez dû songer à tout cela avant nos fiançailles, car je persiste à les appeler des fian-

mer, en y entrant, par l'autorité du talent et de la notoriété.

Mais pour accomplir les belles choses dont je parlais plus haut, il faut de l'argent. Il en faudrait beaucoup, si nous voulions donner à quelques-uns de nos écrivains des prix qui fussent dignes d'eux. Cet argent, qui nous l'apporterait ? Nous sommes des gens modestes, des Mécènes au tout petit pied, à cent sous l'an. Pour que nous puissions faire quelque chose d'utile, il faudrait que tous ceux qui s'intéressent au développement propre et original de notre littérature romande voulussent bien se joindre à nous.

H. WARNÉRY.

L'incident de Colombier.

L'*Estafette* donne les détails suivants sur l'incident de Colombier :

« L'officier chargé de commander un exercice de combat avec tir à balle s'aperçut soudain qu'un des hommes de la troupe dirigeait son feu en dehors de la ligne des cibles, contre un mur en maçonnerie. Pour quiconque connaît un peu les effets du tir, il est facile de se représenter que c'était un jeu extrêmement dangereux, pour les marqueurs, les passants et pour la troupe elle-même. Les ricochets d'une balle frappant la pierre dure peuvent produire des déviations extraordinaires; le fait a été constaté mille fois. Après toutes les recommandations faites à l'entrée au service, les menaces de punitions sévères et surtout après l'accident qui s'est produit dernièrement sur la même place de tir de Colombier, il fallait que la recrue en question fût totalement dépourvue de sens moral pour risquer ce qu'elle risquait par son abominable plaisanterie.

« L'officier avait toute sa responsabilité à sauvegarder. Au moment où il se rendit compte de cette faute de discipline, il tenait un bâton à la main. Cédant à un mouvement un peu trop vif, il en allongea un coup, un seul, dans les jambes du coupable; l'argument était plus décisif qu'une observation qu'eût convertie le bruit de la fusillade. Or si un coup de canne a pu empêcher une balle de partir dans des régions dangereuses, sans être accusé de prêter la bastonnade, on peut déclarer que ce coup de canne a rendu un service à l'armée et au public. Une vie humaine vaut bien une légère ecchymose. Le mal n'a pas été plus grand que cela : une légère ecchymose, voilà tout. Le soldat a continué de manœuvrer toute la journée et le lendemain seulement il se présenta au médecin qui, pour éviter le froissement du vêtement sur la meurtrissure, le garda une journée à l'infirmerie. Il eût mieux valu le mettre au cachot. »

L'officier a été puni, comme de juste. Nous ne prétendons pas qu'il ait bien agi en frappant le soldat. Chacun sait que les voies de fait, aussi bien que les injures, sont sévèrement interdites et aussi très rares dans notre armée. Mais l'indignation de quelques-uns de nos confrères nous paraît très exagérée.

Pour être instructeur on n'en est pas moins homme. Il est des cas où la patience échappe au plus calme. Il est d'ailleurs beaucoup plus facile de se laisser emporter par son indignation en écrivant, dans un cabinet de rédaction, un article de journal, que de garder son sang-froid sur une place d'armes, pendant un exercice de tir, quand on a devant soi — ce qui arrive plus souvent qu'on ne pense — un soldat obéissant, renitent, dont on est responsable, et qui, en dépit des ordres reçus, met en danger, par son indiscipline, la vie de ses camarades.

La nouvelle poudre. — La force explosive de la nouvelle poudre est très supérieure à celle de l'ancienne. On s'en est convaincu en faisant éclater, à Thoune, dans de fortes caisses de bois enfoncées dans le sol, des obus remplis de poudre blanche. L'obus de 12 centimètres a donné 600 éclats utiles, c'est-à-dire pouvant produire un effet meurtrier, tandis qu'avec la poudre noire il n'en donne qu'une quarantaine. L'obus de 8 centimètres à simple paroi a donné 47 éclats et l'obus à anneaux 194 éclats, tandis que ces deux projectiles n'en donnaient que 25 et 100 avec la poudre ordinaire. On continuera ces expériences afin de déterminer l'effet destructif de l'obus de 12 centimètres chargé de poudre blanche sur des murs et des parapets.

NOUVELLES DES CANTONS

LUCERNE. — Un vol hardi a été commis à Lucerne dans la nuit de mercredi à jeudi. Un individu de grande taille, armé d'une hache et le visage barbouillé de suie, s'est introduit vers 1 heure du matin dans la chambre de M. Franz Schöpfer, boucher, qui occupe un appartement au rez-de-chaussée de la maison de la Neustadstrasse portant le n° 13. M. Schöpfer allait se mettre au lit. Il fut tellement effrayé par l'arrivée subite du voleur qu'il resta sur place comme pétrifié, sans tenter l'ombre d'une résistance. L'intrus força une commode et enleva un sac de cuir contenant un millier de francs en billets, en or et en menue monnaie. Puis il partit en oubliant toutefois dans la chambre son chapeau, un couvre-chef en feutre, dont la coiffe portait le nom à demi effacé de

caillies. Si maintenant vous avez changé d'idée, c'est qu'il y a une raison — cette raison, je la veux.

« Il me semblait — je ne sais si j'ai tort — que s'il insistait ainsi, c'était pour l'acquit de sa conscience, et parce qu'il était persuadé que je ne fléchirais pas. Que serait-il arrivé si j'avais fléchi ? Cette pensée me rendit mon sang-froid.

« Rappelez-vous nos conventions. Ce mariage ne se ferait que si, à mesure que passait le temps, l'union entre nous deux devenait plus étroite. Il n'en a rien été. Nous sommes plus loin l'un de l'autre que nous ne l'étions il y a six semaines. Cela suffit, ce me semble. Nous nous aimons, oui; mais en bons camarades, en frère et sœur même. Pour vous, cela vous semble assez; pour moi ce n'est pas assez. Donc je serais malheureuse et je ne saurais vous donner le bonheur. Mieux vaut souffrir un peu maintenant — et je vous avoue Robert, que ce que je fais je ne le fais qu'après avoir beaucoup lutté — que de vivre des années l'un avec l'autre, sans être pour cela vraiment unis. Nous n'avons pu nous voir intimement sans que notre affection ne diminuât au lieu d'augmenter. Que serait-ce donc si nous étions liés pour toujours ? Croyez-moi, Robert, séparons-nous bons amis, sans amertume, loyalement. Plus tard, vous direz : « Elle avait pourtant raison. »

« Et ainsi je plaçais contre moi-même, et peu à peu, il se laissa persuader. Au fond, il ne demandait que cela ! Au bout de fort peu de temps son émotion s'était calmée. Je lui avais enlevé du cœur — de la conscience surtout — un poids énorme, et il m'en était infiniment reconnaissant. Il ne protestait plus que pour la forme. Je le sentais et il comprit vite que je le sentais. Jamais il ne me demanda de quel côté était venu le refroidissement; j'avais exprimé des formules vagues. Cela lui suffisait. Mais c'est un parfait honnête homme que Robert et une

Georges Stein, Stiel ou Stern. On arrivera peut-être par ce chapeau à découvrir le voleur.

SCHWYTZ. — Un charpentier qui travaillait à Arth, dans la maison d'un cordonnier, nommé Schuler, trouva dans le galetas des moules de pièces d'argent en gypse. Il les porta immédiatement au bureau de police. Celui-ci fit faire des perquisitions et trouva des modèles de diverses pièces qui tout l'ourillage d'un faux-monnayeur. Schuler fut immédiatement incarcéré.

BALE-VILLE. — Le gouvernement propose au Grand Conseil de prélever, de 1892 à 1894, sur les fonds de Réserve de l'Eglise nationale une somme de 570,000 francs pour construire dans le quartier de St-Basile une église protestante, style gothique, contenant 1200 places. Au concours, le premier prix avait été adjugé aux plans présentés par M. Henry, architecte suisse, à Breslau.

VALAIS. — On nous écrit de Sierre, le 14 octobre :

« Hier, mardi, trois hommes occupés au flottage du bois dans la vallée d'Anniviers, au pied des pentes escarpées de Grutal, ayant voulu abattre un arbre dont les branches à fleur d'eau gênaient leurs mouvements, ont été entraînés par sa chute dans la Navizance, et projetés pêle-mêle en avant avec les pièces de flottage. L'un d'eux, n'étant pas nageur, a disparu aussitôt dans le tourbillonnement des remous, tandis que les deux autres, luttant de tous leurs efforts contre la violence du courant, cherchaient à se cramponner aux saillies des rochers. Leurs cris de détresse ont été entendus de fort loin, mais la nuit qui tombait rendait toute tentative de sauvetage impossible, on n'a pu leur porter secours.

« Le jour venu, les gens des environs se sont portés en foule sur les deux versants qui encaissent le torrent. Leurs recherches, jusqu'à présent, sont demeurées sans résultat. Aucun des cadavres n'a été retrouvé. »

— Le père et le fils Lochmatter, de St-Nicolas, auteurs de l'attentat commis sur M. Buset, ingénieur du Viège-Zermatt, ont été arrêtés hier, 14 octobre, par ordre du président du tribunal de Viège, et écroués, à cinq heures du soir, dans la prison du district.

A la bonne heure !

GRISONS. — Un incendie a détruit totalement, sauf l'église, le petit village de Ladir, situé dans le district grison de Glenner, au-dessus d'Ilanz, et qui compte une centaine d'habitants. Les détails manquent encore.

NEUCHÂTEL. — Le Grand Conseil se réunira, en session extraordinaire, le lundi 26 octobre.

GENÈVE. — Les radicaux genevois se donnent une peine infinie pour maintenir en vie leur Eglise catholique nationale avec le secours du budget. Ils viennent d'obtenir du Grand Conseil qu'il votât, par 36 voix contre 34, un crédit de 600 francs pour subventionner un étudiant genevois à la Faculté de théologie catholique de Berne.

A ce propos on a constaté que de 1876 à 1887, le total des sommes allouées à ces étudiants, suivant les comptes-rendus financiers annuels du Conseil d'Etat, s'est élevé à 23,600 fr. La subvention annuelle à chaque étudiant est de 600 fr. La durée des études étant de trois ans, la somme de 23,600 fr. correspond à treize étudiants recevant des subsides pendant tous les cours de leurs études.

Quant aux ecclésiastiques genevois que la Faculté de Berne a fournis à l'Eglise catholique genevoise, le compte en est vite fait : il y en a un, M. Favre, curé de Lancy.

— Samedi, on pouvait voir circuler sur les quais de Genève un léger tricycle à vapeur dirigé par son inventeur, conduisant avec lui sa petite fille. L'appareil moteur est une petite chaudière verticale chauffée au pétrole. Lorsque la vapeur arrive à une pression de six atmosphères, le feu s'éteint de lui-même. Le mécanicien qui a établi ce vélocipède y a travaillé trois ans et y a dépensé 11,000 fr. L'appareil dans sa forme actuelle est trop compliqué et coûteux pour devenir d'un usage pratique; mais l'inventeur, instruit par son premier essai, qui réussit à merveille, entrevoit la possibilité de construire des appareils beaucoup plus simples et de résoudre pratiquement le problème de la vélocipédie à vapeur. Nous lui souhaitons bon succès.

— On lit dans le *Courrier de Genève* :

« Nous pouvons donner aujourd'hui de meilleures nouvelles encore de S. Em. le cardinal Merello que dans notre dernier numéro. Si aucune complication ne survient, il y a tout lieu de concevoir des espérances sérieuses. »

CANTON DE VAUD

VEVEY. — Nous avons publié, il y a près d'un mois, le 17 septembre, sous la rubrique « Valais », une correspondance de Sion dans laquelle il était question d'un antiquaire peu scrupuleux « qui devait avoir » acheté un vase d'émail rempli de pièces à l'effigie de Schiner pour le prix dérisoire de 300 fr.

M. Ed. Gohl, en Plan, nous écrit que ces pièces, achetées par lui, étaient pour une moitié suisses et

nature londre. Il a dû comprendre que malgré mon impassibilité, je souffrais. Il sut m'aider à supporter ma souffrance.

« Vous parlez de camaraderie, Marthe... mais je ne trouve pas de parole pour vous dire tout ce que de ma part il entre de tendresse, d'affection, d'admiration aussi, dans cette camaraderie ! Je vous connais depuis votre enfance et je vous ai toujours vue aussi vraie que vaillante, d'une bonté presque trop parfaite, vous oubliant toujours pour ne songer qu'aux autres; malgré votre sérénité, je vous sais capable d'enthousiasmes profonds, d'héroïsme, et vous êtes restée, malgré tout, d'une naïveté et d'une simplicité adorables, et romanesque avec cela... Hélas ! c'est cela qui se retourne contre moi, contre nous deux, en ce moment. Vous voulez l'idéal, vous voulez l'impossible. Dans la vie, il faut pourtant savoir se contenter de sentiments mêlés,

pour une moitié étrangères; qu'elles remplissaient à moitié une petite tasse à café; que le musée de Sion en choisit les meilleures et les paya 300 fr., et que ce qui restait lui a été vendu 750 fr.

Nous donnons acte à M. Gohl de sa déclaration.

LAUSANNE

Bienfaisance. — Ce matin a commencé à l'Asile des aveugles la vente en faveur du vieil aveugle-sourd-muet E. Meystre. Les visiteurs ont l'occasion d'y voir et d'y acheter, outre beaucoup d'autres choses, une grande variété d'objets confectionnés par les pensionnaires aveugles de cet établissement. Ils y trouveront aussi des billets à 1 fr. 50 pour la soirée musicale que donneront pour le même but les élèves du soir, vendredi, à 7 1/2 h.

Une première audition a lieu déjà ce soir, mais toutes les places disponibles étant retenues, il y en aura une deuxième demain.

Réforme pénitentiaire. — L'association pour la réforme pénitentiaire qui vient de s'installer à Bâle a désigné Lausanne pour son prochain rendez-vous.

Beaux-Arts. — Nous rappelons que la vente des billets pour la loterie de la Société vaudoise des beaux-arts sera arrêtée demain soir, vendredi, à 5 heures. Les billets coûtent trois francs. On peut en acheter à la Grenette et chez M. Dubois, place St-François.

Théâtre. — Nous rappelons, en la recommandant vivement au public lausannois, la représentation de ce soir. Le monde où l'on s'ennuie a été monté et appris avec beaucoup de soin; les meilleurs acteurs de la troupe de M. Scheler y donneront. On peut donc s'attendre à une bonne soirée.

A propos de meubles antiques.

On nous écrit d'Aigle, le 10 octobre :

Dans votre numéro du 7 octobre, vous publiez un compte-rendu, fort intéressant du reste, d'une exposition de meubles antiques qui a lieu maintenant à l'Athénée de Lausanne.

Permettez-moi une simple rectification. Les boiseries d'Aigle ne proviennent nullement du Château, mais bien de l'Hôtel Victoria, où elles décoraient une salle servant de restaurant. Le précédent propriétaire de l'hôtel, M. Félix Soutter, les avait enlevées d'une maison qu'il avait dû démolir pour la percée de la rue de la Gare.

Les sculptures qui composent cette boisserie sont loin d'être d'une exécution parfaite; les pieds et les mains des figures allégoriques sont généralement lourds et difformes; en revanche, la force et la netteté des reliefs, l'ampleur des draperies, les ovales et les dentelles qui courent gracieusement sous les corniches ornées de têtes de génies et de mascarons, les détails de la porte principale, où l'on voit trois visages desservis par deux yeux seulement, font de cette pièce de sculpture une œuvre qui mérite d'être signalée aux amateurs. J'en parle du reste à distance, car voici tantôt deux ans que cette boisserie est partie d'Aigle, et ma mémoire peut bien n'être pas très fidèle.

L'artiste qui, au milieu du dix-septième siècle, a exécuté ce travail n'a pas laissé que cette preuve de son habileté. Les belles portes intérieures de l'Hôtel-de-Ville de Sion sont aussi son œuvre. Nous retrouvons la ses qualités et ses défauts. Mêmes personnages représentant les vertus théologales, les éléments, les dieux, et aussi mêmes pieds à rendre jaloux un orang-outang et autres conformes.

Il n'est pas un antiquaire de notre pays qui n'ait vingt fois rencontré dans ses pérégrinations des preuves de la prodigieuse fécondité du sculpteur vaudois, car je tiens à en faire notre compatriote, quoique son industrie se soit aussi bien exercée chez nos voisins que chez nous. J'ai même des raisons de le croire Ormonan.

A part les défauts que j'indique, les œuvres de cet artiste sont de celles qui frappent par l'ingéniosité des détails, l'originalité des conceptions dans les personnages symboliques et surtout par la netteté et le relief des formes. Si son œuvre souffre d'une analyse sévère, elle plait quand même et nous connaissons plus d'une salle d'amateur meublée à l'antique où notre sculpteur occupe la place d'honneur.

Revenons à notre boisserie. Nous disions qu'elle décorait autrefois une maison, démolie depuis. Cette maison était la résidence de la famille Vernet, bourgeoisie d'Aigle et de la Roche, à Aigle, au commencement de ce siècle. Nous tenons de feu M. Félix Soutter qu'il y a une cinquantaine d'années cette série de personnages était de beaucoup plus importante. Nous avons nous-même tenu plusieurs panneaux et des portes qui en provenaient, et nous savons aussi qu'une notable quantité de ces sculptures a servi à faire cuire le pot-au-feu de descendants qui priaient fort ce bon foyer sec.

La famille Vernet était à Aigle du commencement du XVIII^e siècle. Famille de marchands et d'intelligents industriels, venue de Lausanne, elle conquiert bientôt dans notre petite cité une place prépondérante. Nous la voyons s'allier aux Quartier, Carmentrand, de Rovéra, de Loës et autres anciens

nes familles de la contrée; tout en restant marchands-passantiers et *costumiers*, les Vernet acquièrent les fiefs de Jussiminge à Bex et de La Roche et Chambovey à Olon, trafiquent en Allemagne et en France et obtiennent de Charles IX et d'Henri IV des lettres de libération et franchises pour leur commerce à l'étranger.

Après leur agrégation à la bourgeoisie d'Aigle, en 1590, les Vernet gravissent rapidement les degrés des fonctions publiques, assesseurs, capitaines, etc.; une branche est même anoblie; mais les Vernet restent marchands quand même.

Celui qui fit décorer sa maison des boiseries en question était Pétermand Vernet, fils de Jean et d'Antoinette de Rovéra. Il avait épousé honorée dame Magdeleine Péro d'Olon, famille éteinte; il est qualifié « d'honorable et très prudent seigneur, P. Vernet, assesseur, capitaine et châtelein de la ville et paroisse d'Aigle. » Un très beau dresseur qui faisait partie du mobilier de la salle aux boiseries, ainsi qu'un coffre, ont été vendus par l'auteur de ces lignes à M. Capré, député à Aigle. A côté de personnages symboliques, le dresseur porte les armoiries des Vernet — qui se trouvent également sur le linteau de la porte exposée à l'Athénée — et celles de Magdeleine Péro, avec la date 1648. Les armoiries des Vernet représentent une figure assez commune chez les familles non titrées; c'est à peu près un 4 avec trois barres inférieures; pour cimier un casque surmonté d'un arbre (verne). Le coffre se trouve au musée de Chillon; c'est un des plus beaux spécimens du talent de l'Ormonan; il porte au milieu la Religion tenant la Bible et un cœur enflammé; dans les panneaux, deux têtes de génie entourées de fleurs et de fruits et deux cariatides dans les côtés.

Nous possédons un manuscrit qui, nous avons tout lieu de le croire, provient de la même famille. C'est un Pétrarque sur lequel on lit en tête: *Hunc librum mihi donavit liberal. p. d. Laurentius Cinquesod can. Laus. die 11 July 1525. F. de Vernet.* La généalogie des Vernet d'Aigle porte bien pour point de départ un François de Vernet, notaire à Lausanne et vivant à cette époque.

Ce manuscrit, très bien écrit et bien conservé, contient deux magnifiques initiales, finement coloriées et dorées.

La famille Cinquesod ou Cinqesol existait très anciennement à Lausanne; elle est fréquemment mentionnée dans les manaux, la famille Vernet de même.

Veillez excuser, Monsieur le rédacteur, les longueurs d'un simple rectification m'a entraîné. Je tenais essentiellement, lorsque j'ai pris la plume, à disculper l'autorité communale d'Aigle du reproche qui pouvait lui être fait d'avoir, pour un peu d'argent, déposé notre château d'un très intéressant débris du passé, puis, tout doucement, je me suis laissé aller à entretenir vos lecteurs de futilités qui ne les intéresseront probablement que d'une façon médiocre. Veuillez m'en excuser.

KUES, antiquaire.

N.B. — Il existe des Vernet à La Côte et à Genève, mais, sauf erreur, nous croyons que cette famille n'a rien de commun avec les Vernet d'Aigle, originaires de Lausanne.

BULLETIN VINICOLE

La mise des vins de la commune de Saint-Sulpice a eu lieu mardi. Les vins ont été adjugés au prix de 56 c. le litre, rendus en cave. Ce sera la base des transactions dans la localité. Cependant, le propriétaire de la récolte de l'Abbaye a vendu son vin à raison de 60 c. le litre.

La qualité, au dire des vignerons, égalera celle de l'année dernière. La quantité variera de 100 à 250 litres par fossorier.

Voici les prix des vins de la commune de Pully, misés hier :

Première mise 67 1/2 c., 2^e 66 1/2 c., 3^e 67 c. Pupilles, vendanges aux frais de l'acquéreur : 55 1/2, 53 1/2, 50 1/2.

La récolte des vignes dites des Mousquetaires d'Aigle, appartenant à la Société des tireurs de la bourgeoisie d'Aigle, sera vendue aux enchères demain vendredi.

La mise de la vendange des Mousquetaires d'Yverne aura lieu lundi 19 octobre.

A Morges et à St-Sulpice on commence à vendanger aujourd'hui.

La mise du marc des vendanges communales de Morges aura lieu demain.

A Grandson, les prévisions sur la récolte en vendange se réalisent malheureusement.

Un propriétaire nous écrit qu'il n'a récolté sur ses vignes grêlées — et elles le sont presque toutes, — qu'un litre de vendange par ouvrier, ce qui ne paie pas les frais de récolte.

A Nyon, il s'est fait deux ventes à 56 1/2 cent. La récolte du château de Crans s'est vendue 58 centimes.

A Mont-Dessus (Rolle), on signale une vente à 65 centimes.

CHRONIQUE AGRICOLE

Les vacherins de La Vallée.

Dans le rapport du jury sur les concours de fromageries et d'alpages, on lit ce qui suit à propos de la fabrication des vacherins dans le district de La Vallée :

« A La Vallée, les vacherins souffrent depuis longtemps d'une concurrence déloyale de la part de marchands de la contrée qui achètent à bas prix des fromages français de qualité inférieure et les revendent avec une inscription qui peut faire croire à leur origine indigène. De là ce manque de régularité dans la qualité des vacherins, observé par les consommateurs. Tout cela nuit à la bonne réputation des vacherins de La Vallée et à la confiance des acheteurs. »

En vue de remédier à cet état de choses, les laitiers du Brassus, du Soliat, des Charbonnières et du Lieu se sont réunies et ont formé un syndicat; leur marque, déposée à Berne, consiste en une vache avec l'inscription: *Vacherins des Laiteries de la Vallée de Joux.*

La marque sera apposée sur toutes les boîtes. Le syndicat n'a pas seulement pour but de lutter contre la concurrence française, mais encore de perfectionner la fabrication du vacherin. Dans ce but, un règlement de fabrication a été élaboré par le syndicat; il porte comme clause fondamentale que tous les vacherins livrés par les sociétés syndiquées seront fabriqués avec du lait chaud et non écremé.

On espère que les laitiers de La Vallée qui ne sont pas jointes au syndicat le feront dans le plus bref délai.

LES LIVRES

FAVEY, GROGNIZ ET L'ASSEUR à la Fête des vigneronnes et à l'Exposition universelle, par Louis Monnet, avec illustrations de E. Déverin et Ralph. — 1 vol. in-8°. Lausanne, bureaux du *Conteur vaudois*.

Aimez-vous le parfum du terroir, même un peu fort, le langage du terroir, même un peu outré? Etes-vous un des fidèles du *Conteur vaudois* et vous délectez-vous à ses histoires patoises? Oui, eh bien, lisez Favey et Grogniz. Leurs aventures à la Fête des vigneronnes et à l'Exposition universelle sont très drôles et très gaiement contées. La malice y abonde et la critique, féroce parfois, s'y dissimule admirablement sous des airs de candide bonhomie. O fontaine monumentale de Montbenon, as-tu jamais ressenti plus grave que la méprise de Favey, lâchant un instant ses amis pour se diriger vers cette « petite construction blanche à demi-cachée derrière un massif de verdure »? Heureux M. Monnet, heureux *Conteur* qui peut tout dire!

Mais, Eugène Rambert, toi qui as si bien dit son fait au *Jean-Louis* de M. Alfred Ceresole et à son « parler vaudois », que dirais-tu si tu apprenais dans ta tombe que Favey et Grogniz, ancienne et nouvelle édition, se vendent par milliers et que jamais œuvre littéraire n'a atteint, dans notre pays, ce tirage? Tu en serais un peu contrit, sans doute, mais pas très étonné, n'est-ce pas?

EDMONDO DE AMICIS. *Du cœur!* Traduit de l'italien sur la 116^e édition par H. Durand, pasteur. Préface d'Alexandre Dagneu, professeur à l'Académie de Neuchâtel. La Chaux-de-Fonds, Zahn, libraire-éditeur, 1892.

On cherche souvent de bonnes lectures pour la jeunesse. En voici une, et des meilleures. L'auteur est connu; il est un des plus brillants écrivains de l'Italie contemporaine. Le livre est, nous dit-il, l'histoire d'une année d'école, écrite par un élève de troisième classe d'une école primaire d'Italie. Cet élève est le propre fils du romancier; il a noté ses pensées et ses observations au jour le jour. Son père a revu la manuscrit et en a fait un volume en s'efforçant de conserver le plus possible le style et les pensées de son fils.

Ce n'est donc pas un livre à thèse que cette suite de petits récits et de scènes d'école, et pourtant il s'en dégage une pensée maîtresse qui fait l'unité du volume. La voici telle que M. Edmondo de Amicis la donne à la jeunesse, à laquelle il dédie son ouvrage : « L'instruction qu'on vous dispense si largement ne doit pas vous faire oublier que l'éducation du cœur est encore plus essentielle. C'est elle qui fera de vous un jour des hommes utiles à leurs semblables, des citoyens dévoués à la patrie et l'honneur de leurs familles. » C'est, comme on le voit, la pédagogie du Père Girard et de Pestalozzi, l'éducation par le cœur, *Chœur!*

Notons l'absence de toute pédanterie et de toute dogmatique dans ces petits tableaux des événements journaliers d'une école primaire. M. de Amicis y intercale de petites nouvelles, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de narration. « Nous ne connaissons pas de lecture plus attachante ni mieux faite pour élever l'esprit et former le cœur de la jeunesse », dit M. Dagneu.

Le livre de M. de Amicis paraîtra, dans la bonne traduction qu'en a faite M. Durand, en quatre livraisons, d'ici au milieu de décembre.

REVUE DES SOCIÉTÉS. — Rédacteur en chef: A. Vavasour. — Marchal et Billard, éditeurs, place Dauphine, 27, Paris. — Abonnement annuel, 15 fr. — Sommaire du numéro de septembre-octobre 1891 (9^e année). — Bulletin: Le crédit agricole en perspective, les trésors du sol sous la main, une banque agricole à fonder. Le droit individuel et l'Etat; l'Etat-providence et l'anarchie. La liberté des banques. La Société d'économie politique et la théorie; une question pratique à discuter: Quel est le mode de société préférable, la commandite ou l'anonymat? Autre question: les livres fonciers, le cadastre et le régime hypothécaire; de Prany et M. Boutin; une réforme idéale en voie d'accomplissement. — Jurisprudence. — Législation. — Chronique. — Bibliographie.

DÉPÊCHES

Berne, 15 octobre. — Ce matin, un incendie a détruit l'étage supérieur et fortement endommagé l'étage inférieur du bâtiment principal de l'Ecole vétérinaire de Berne. On ignore encore les causes de l'incendie.

Bellinzona, 15 octobre. — L'autorité n'a pu maintenir l'ordre qu'avec peine hier à Mendrisio (voir plus haut le récit de l'enterrement Buzzi).

Une multitude de radicaux armés se sont assemblés devant la prison où est incarcéré le maçon Croce et ont essayé d'en briser la porte. Grâce à l'intervention du syndic de Mendrisio, le calme a pu être rétabli.

Les conservateurs ont aussi pris les armes. Une garde civique spéciale a été constituée de huit citoyens, choisis dans les deux partis et placés sous les ordres du nouveau commandant de la gendarmerie, M. Reichlin.

Le bruit court que de nouveaux désordres sont survenus cette nuit, mais les détails nous manquent encore.

Buenos-Ayres, 15 octobre. — Le Sénat a repoussé le cours forcé du papier-monnaie.

Bruxelles, 15 octobre. — Le prince de Naples est reparti pour Monza.

Rome, 15 octobre. — Le *Corriere della Sera*, organe ministériel, publie la note que voici, dont les allures mystérieuses sont très remarquables :

« La rencontre des deux ministres des affaires étrangères de Russie et d'Italie, en présence de M. Vlangali, ambassadeur de Russie à Rome, et des ambassadeurs d'Italie à Vienne et à Paris, ne peut passer pour une rencontre quelconque, fortuite ou déterminée par de simples raisons de politesse; elle revêt tous les caractères d'un événement important, intéressant non moins la politique internationale des deux Etats que celle des autres Etats de l'Europe. Pour démontrer ou entre l'importance de ce fait, nous pouvons ajouter, sans être indiscrets, que nous peu, M. de Giers, retournant à St-Petersbourg, passera par Berlin, où il verra le chancelier de Caprivi. Nous ajoutons que M. di Rudini, pleinement d'accord avec les deux gouvernements alliés de Berlin et de Vienne, auxquels l'œuvre habile de M. di Rudini cause une vive satisfaction, rend avec M. de Giers, à la cause de la paix, un service que nous dirons presque décisif. L'amour-propre des Italiens doit être satisfait; car ce résultat a été obtenu grâce à l'activité qu'a déployée le premier ministre d'Italie. Grande fut l'importance de l'entrevue de M. Crispi avec M. de Caprivi, à Milan. Bien plus grande est l'importance de l'entrevue d'hier. Tous les amis de la paix européenne n'auront qu'à s'en réjouir. »

Madrid, 15 octobre. — Une explosion s'est produite dans l'atelier de pyrotechnie de Malaga.

Il y a un mort, quatre blessés et plusieurs maisons incendiées.

St-Petersbourg, 15 octobre. — Le *Nouvel Temps* envisage l'entrevue de MM. de Giers et di Rudini comme un événement favorable s'il aboutit à l'aplanissement de certaines causes de mésintelligence existant entre la Russie et l'Italie, mais il ne croit pas que l'entrevue doive concerner en aucune façon les rapports de la Russie et de l'Italie avec d'autres pays.

Constantinople, 15 octobre. — Le sultan a agréé la nomination de M. Resmann comme ambassadeur d'Italie à Constantinople.

Londres, 15 octobre. — Les renseignements authentiques permettent de démentir les informations de Shanghai prétendant que les ministres étrangers à Pékin ont rompu les négociations avec la Chine.

Londres, 15 octobre. — Des avis du Brésil communiqués par le Foreign-office signalent la fièvre jaune à Santos et la petite vérole à Rio-Janeiro.

Paris, 15 octobre. — On croit que la femme Reybaud, qui s'est constituée prisonnière hier, sera bientôt relaxée.

Ed. FERR, éditeur.

ETAT-CIVIL DE LAUSANNE

MARIAGES AFFICHÉS DANS LA SEMAINE

Emile Jules Recordon et Ernestine Haudier. — Henri-William Grand-Guillaume Perrenoud et Olympe Abetel. — Ernest Grobet et Rosa Leiser. — John-François-Jules Giron et Louise-Marie-Suzanne Fischer. — Edouard Corradi et Sophie-Emma Martin. — Auguste Guex et Angèle-Ida-Louisa Milloud. — Louis-Octave Dubois et Lucie-Victorine Biltard. — Emile Bir et Adèle-Joséphine Rossier. — Emile-Edouard-Moise Taillens et Louise-Marie Devaud. — Charles-Louis Rieben et Hortense Flachat. — Gustave-Emile Chaillet et Louise-Ida Decrausaz. — Joseph Lötcher et Marie-Louise Gasser.

NAISSANCES INSCRITES DANS LA SEMAINE

Le 2 octobre. Laure-Sophie Biltard, de Pandex. — Léon-Marius Haari, Bernois. — Charles-Emile Crof, de Lutry et Forel. — Louis Chollet, de Maracon. — Le 4. Felicité-Virginie Gilberti, Italienne. — Laure Vauder, Neuchâteloise. — Alma Tolkann, Neuchâteloise. — Le 6. Blanche-Aline-Désirée Crochon, de Bercher. — Le 8. Hermine-Rose Berchten, Bernoise. — Lina Motier, d'Ormont-Dessous. — Louis-Charles Soutter, d'Aigle. — Le 7. Constance-Marie Bariffi, Tessinoise. — Julie-Marie Baillard, de Lutry. — Georges-Auguste Guignard, du Chenit. — Blanche-Madeleine Giovanna, Tessinoise. — Le 8. Louis-David Schumacher, Bernois. — Ami-Daniel Dubosson, de Clarmont. — Auguste-Alfred Dubosson, de Clarmont. — Le 9. Eugène-Emma-Elisa Schneider, de Prilly. — Augusta Lavanchy, de Savigny, Forel et Montpreveyres. — Ida-Marie Cufrel, de Villars-Croix.

Ils avaient raison tous deux.

« J'aime tout ce qui est vieux », disait Goldsmith. « Vieux amis, vieux temps, vieilles manières, vieux livres, vieux vins. » La vieillesse, dit Shakespeare, « devrait être accompagnée par l'honneur, l'amour, l'obéissance et de nombreux amis. » Oui, sans doute, et ce qui est aussi très important l'âge auquel nous nous considérons comme vieux est en train de reculer ses limites. Le sage, dit un grand philosophe américain, « vit dans l'espoir que nous atteindrons bientôt à la plus importante de toutes les découvertes, c'est à-dire : l'art de prolonger la vie jusqu'à cent ans au moins, avec la satisfaction d'être utile et de profiter de tous les plaisirs honnêtes. » Voilà une perspective bien agréable, mais qui ne peut être réalisée, à moins que nous ne trouvions les moyens de détourner et de guérir les maladies de l'âge mort. Est-ce que cela est possible? A la date du 25 janvier dernier, Madame Léontine Beaumont, d'Ansbury-sur-mer (Cher), écrit ce qui suit : « Ma grand-mère a quatre-vingts ans. Depuis plus de deux ans, elle était souffrante. Elle se plaignait de suffocation, surtout dans la soirée, et de gêne ou d'oppression dans la région du cœur. Elle passait fréquemment la nuit sans sommeil. Sachant qu'à son âge les meilleurs remèdes sont souvent sans effet, nous ne savions que faire. Maintenant, je suis heureuse de vous annoncer son rétablissement presque complet. Après avoir pris le premier flacon de votre tisane américaine des Shakers, elle se sentit beaucoup mieux. C'est à peine si, depuis, elle a souffert de son asthme. Veuillez donc recevoir l'expression de notre reconnaissance. » Ce petit épisode de la vie domestique est un exemple pris entre mille. Toutes les personnes âgées peuvent ou faire leur profit. Dès que le temps appuie sur nous sa main invisible et puissante, l'asthme est de toutes les indispositions celle qui se manifeste la première. Tout d'abord, ce n'est qu'un spasme passager, mais il tend bientôt à devenir chronique. Son attaque est habituellement soudaine, et accompagnée de sifflements bruyants dans la poitrine. Le malade est quelquefois incapable de se coucher et il éprouve la même sensation que s'il allait suffoquer. Le visage et les lèvres sont empourprés et congestionnés, et les yeux deviennent fixes et injectés de sang. Or, quoique cela semble étrange, il est cependant indéniable que la véritable cause d'une attaque d'asthme est presque toujours localisée dans un organe qui est complètement en dehors des fonctions de la respiration. Il s'agit, à peu près sans exception, que l'asthme est l'effet d'un état de torpeur et d'inactivité de l'estomac et des intestins. Ces derniers étant pleins de nerfs, l'irritation que leur cause la dyspepsie ou indigestion chronique s'étend jusqu'aux poumons. Le poison du rhumatisme et de la goutte, comme nous pouvons nous y attendre, se trouve toujours dans le sang des asthmatiques. Voilà comment il se fait que nous pouvons faire remonter une autre maladie à la source qui en occasionne tant d'autres, c'est à dire à la dyspepsie ou indigestion chronique.

La vraie science est toujours l'expression de la pure vérité. La nature, semblable au kaléidoscope, a un grand nombre d'effets, mais elle possède peu de lois. C'est donc là que nous devons rechercher les moyens de nous procurer la santé et de vaincre la maladie. Quand nous aurons compris que des maladies telles que les rhumatismes, la goutte, les affections de la vessie et des reins, la pleurésie, les maladies du foie, les éruptions et une vingtaine d'autres symptômes ne sont que les conséquences d'un poison distillé dans les organes digestifs et distribué par le sang — alors nous saurons comment procéder pour soulager et guérir rationnellement, toutes ces maladies.

Parcequ'elle est préparée pour être employée suivant cette théorie (rétablir la digestion dans son état normal et purifier le sang) la tisane américaine des Shakers réussit partout. Elle supprime la cause de la maladie, elle ne s'arrête pas à combattre vainement les symptômes. Par suite, elle augmente le bonheur et prolonge la vie.

Pour recevoir gratis la brochure illustrée, écrivez à M. Oscar Fanyau, pharmacien, 4, place de Strasbourg, à Lille (Nord).

Prix du flacon, 4 fr. 50; 1/2 flacon, 3 fr. Dépôt — Dans les principales pharmacies. Dépôt général — Pharmacie Fanyau, 4, place de Strasbourg, Lille. 5543

La danse congolaise.

Morceau à quatre mains pour piano, avec accompagnement de tambourin, se joue dans les salons. L'effet produit est extraordinaire! Elle est dédiée au savonnier Victor Vaisier, créateur des parfums du Congo, et se vend chez Barrez-Leniette, à Roubaix (France). « Savon du Congo, dépôt général, 35 rue Tupin, Lyon. » 6545

The Beraud le meilleur des Purgatifs et Dépuratifs. Max de Tille et d'Etienne. Embarras gastriques. « Titulaire, Arrivé du Sang, Constipation, 145 routes Paris. »

Grand vin mousseux de Neuchâtel
CHAMPAGNE SUISSE
SWISS CHAMPAGNE
Représentant à Onchy :
Ch. FERRIN
Dépôt à Lausanne chez
MANUEL FRÈRES
Rue de Bourg.
Représentant
à Montreux :
C. BLANCHOD
Maison à Londres
28, Queen Street City E.C.
(J. et R. M. Cracken), 169

Propriétaires dans les crûs les plus renommés du vignoble neuchâtelois.

Reconnus les meilleurs Hectographes chez Krebs-Gygax Schaffhouse.

Voir aux annonces :
les grands magasins du Printemps
DE PARIS

Chemins de fer de l'Est

Angleterre, France et Italie (par le St-Gothard).

Les relations entre Londres et Milan par le St-Gothard (Lac des 4 Cantons, Majeur, de Lugano et de Como) sont assurées par des trains rapides et permanents pendant toute l'année, de la manière suivante :

1^{er} itinéraire. (Via Calais, Laon, Reims, Châumont, Belfort, Bâle), route la plus courte et la plus rapide, trains et bateaux anglais de jour et trains express de jour du St-Gothard.

2^e itinéraire. (Via Calais, Laon, Reims, Nancy, Epinal, Belfort, Bâle), trains et bateaux anglais de nuit et trains express de nuit du St-Gothard.

Les trains, composés de voitures de 1^{re} et de 2^e classe, circulent directement entre Calais et Bâle, par les deux itinéraires. Les trains passant via Reims, Châumont, contiennent en outre un Sleeping-Car et des Coupés-lits-toilette.

Les trains express de nuit du St-Gothard contiennent un Sleeping-Car et les express de jour, un Salon-Car, qui circulent directement entre Bâle et Milan.

La durée moyenne du trajet entre Londres et Milan est de 30 heures.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Nota. — Provisoirement et jusqu'à nouvel avis, le trajet entre Belfort et Bâle s'effectuera par l'itinéraire du Petit-Croix-Mulhouse, sans supplément de prix et sans passeport.

Pour tous autres renseignements, consulter les affiches, les indicateurs et s'adresser aux gares.

Marché de Lausanne du 10 octobre.

Froment noué, 128 sacs, de 24. — à 25. — fr. les 100 kg. Avoine, 112 sacs, de 17. — à 18. — fr. les 100 kg. Pommes de terre, 250 ch., de 0.50 à 1. — fr. les 20 l. Foin noué, 32 ch., de 5.50 à 6.50 fr. les 100 kg. Paille, 15 ch., de 3.70 à 4.20 fr. les 100 kg. Beurre, de 1.50 à 1.60 fr. le 1/2 kg. Œufs, de 1.10 à 1.20 fr. la douzaine.

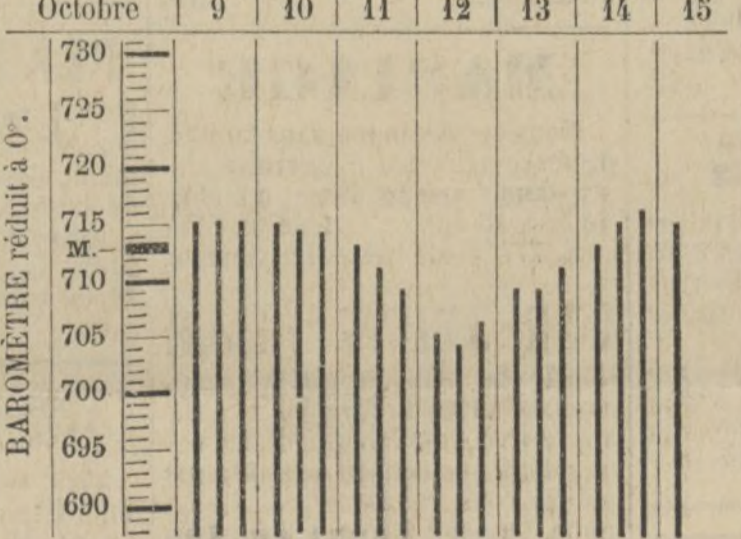
Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-l'Air : A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.; Long. : 6°38' E; Lat. : 46°31' N. — Barom. : 713; Therm. : 9°6; Haut. d'eau : 1 m.03.

Octobre moyenne : Baromètre 713. Thermomètre 9°3. Pluie 109 mm.

Octobre : 9 10 11 12 13 14 15



Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre	7 h. m.	7 h. s.	9 h. s.	11 h. s.	13 h. s.	15 h. s.	17 h. s.	19 h. s.	21 h. s.
9	7.7	7.5	9.0	11.8	7.5	9.8	10.9		
10	15.9	16.0	17.8	15.9	12.3	18.1			
11	8.9	10.8	14.3	9.2	7.6	13.3			
12	17.5	18.0	20.5	20.0	15.0	19.5			
13	6.9	6.7	7.9	9.5	6.7	5.7			

E.-F. Paccaud
CHIRURGIEN-DENTISTE
EST DE RETOUR
[5187] Place St-François 13, Lau-
sanne.

AVIS
aux médecins.

5475. Les autorités com-
munes de Mézières, de
concert avec celles d'autres com-
munes du Cercle, adressent un
appel aux médecins en vue de
reprendre la clientèle d'une per-
sonne exerçant cette profession.
Il serait alloué un subside an-
nuel.

Les offres de service avec les
conditions devront être adressées
à M. le syndic de Mézières
jusqu'au 25 octobre courant.
Donné à Mézières le 7 oct. 1891.
Par ordre de la Municipalité :
Le Secrétaire
Emile Chenevard.

THÉÂTRE DE LAUSANNE
Direction Alphonse SCHÉLER
Bureau à 7 h 1/2. Rideau à 8 h.

Jeu 15 octobre 1891.
Pour les débuts de la Compagnie.

LE MONDE
où l'on s'ennuie
Comédie en 3 actes,
par Edouard Pailleron.

Dimanche 18 octobre.
LA PORTEUSE DE PAIN
en faveur de

VENTE
L'ÉVANGÉLISATION

La vente annuelle en faveur de
l'évangélisation par l'Eglise libre
aura lieu, Dieu voulant, à Lau-
sanne, le mercredi 4 et le
jeudi 5 novembre. 5350
Les ouvrages, dons en nature,
etc., seront reçus avec reconnais-
sance par M^{re} Tronca-Vulliamin,
avenue Agassiz, Boyon, Terraux
3; Johannot, à Beau-Séjour.
Le Comité recommande de nou-
veau cette vente à l'active charité
de toutes les personnes qui s'in-
téressent aux œuvres religieuses.

NYON
AGENT D'AFFAIRES
Recouvrements, Contentieux
Gérances.

L^e CHAMPRENAUD FILS
ouvrira prochainement son bureau

L'ESTAPETTE
est en vente

A LAUSANNE
Kiosque de St-François.
Kiosque de la Riponne.
Bibliothèque de la Gare.
M. Bassin, mag. de ta-
bac, Grand-Pont.
Mme Ammann, mag. li-
téraire, r. Malmind.
M. Krieg, papetier, place
Pépinet.
M. Gantz, p. du Tunnel 3.

A AIGLE
Librairie Delafosse.

A BEX
Ch. Buffat fils.

A ECHALLENS
Librairie F. Despont.

A MORGES
M. Staub-Kuhn.

A MOUDON
Librairie Benoît.

A NYON
M. Convers, papetier.

A PAYERNE
F. Achet-Grivaz.

A VEVEY
M. Holl-Broyon, rue de
Lausanne.

A YVERDON
Librairie Grandchamp.
Le numéro 5 centimes.

MEDAILLE D'OR
l'Exposition Universelle, Anvers 188

CHOCOLAT



SUCHARD
NEUCHÂTEL, Suisse.
MEDAILLE D'OR
Exposition Universelle
Paris 1889.

INOUEAUTÉ!
MIGNON
[4136] Cigares Ermattinger.

EXPOSITION VAUDOISE DES BEAUX-ARTS
A LA GRENETTE, LAUSANNE 5160
Ouverte du 20 septembre au 18 octobre.
Prix d'entrée 50 cent. Le dimanche 20 cent.

Salle du Conseil communal, Montreux.
Du 11 octobre au 1^{er} novembre 1891.

EXPOSITION
de la Société suisse d'aquarellistes.

L'exposition est ouverte au public les dimanches de 11
à 4 h.; les autres jours de 9 h. à midi et de 1 à 4 heures.
Prix d'entrée: 50 centimes. n3324m

VINS

de Bordeaux (A. de Luze & fils), de Bourgogne et du Beaujolais
(en pièces et 1/2 pièces) prêts pour la bouteille.

VINS DE TABLE
(garantis naturels.)

VIN ROUGE MONTAGNE, de France, à fr. 50.—
1^{er} choix, à 55.—
Barletta, Italie, 55.—
Syracuse, 55.—
BLANC Etna, 55.—
Roumanie 1889, 60.—
Vins de La Côte, Lavaux, Villeneuve et Yverne.

ECHANTILLONS SUR DEMANDE
Grand stock de vins fins et liqueurs d'importation en bouteilles.
CHEZ 5208

Robert MORELL, rue de Bourg 25, Lausanne.
TÉLÉPHONE

G. WEBER, successeur de J. SAMBUC
Couvalloup. — Lausanne.

Fabrique de calorifères inextinguibles garnis
dits « **Universels** »

Reconnus comme le système le plus hygiénique et économique, s'appli-
quant à tous les complexes.

Calorifères système viennois et « Poëles hygiéniques »
à eau chaude (brevetés).

Fourneaux-potagers de toutes grandeurs et
pour tous combustibles.

Poëles au bois, en tôle polie garnie.
Prospectus, prix-courants et références à disposition. 5125

AMEUBLEMENTS

J. Peyer, tapissier
Rue de la Tour 15.

5385 J. Peyer a l'honneur d'informer son honorable clientèle et le
public qu'après d'importantes transformations il a réouvert ses magasins
et ateliers dans sa maison rue de la Tour 15. Comme par le passé, il
s'occupera de toutes les branches concernant son métier et ses maga-
sins seront toujours bien assortis d'ameublements de tous genres et de
literie, le tout garanti pour sa solidité et à des prix aussi modérés que
partout ailleurs.

Par la même occasion, il se recommande pour la pose des tapis et
leur entretien pendant l'été.

Congestion de rideaux, stores, tentes et tentures en tous genres.
RÉPARATIONS SOIGNÉES

ENTRÉE rue de la Tour 15. **TÉLÉPHONE**

NOUVEAU
Moteur à Pétrole et à Gaz.

Emploie sans aucun danger l'explosion
ou d'incendie le pétrole d'éclairage
ordinaire ou un gaz combustible quel-
conque.

Force motrice la moins chère, la
plus sûre et la plus régulière. Em-
placement extra réduit, montage et
mise en marche rapides et faci-
les; consommation minimum de
pétrole et gaz. n255v-969

Prospectus et devis gratuits.
Gilliéron et Amrein, Vevey
SEULS CONCESSIONNAIRES

POUDRES DÉPURATIVES
DE MONSIEUR LE
DOCTEUR J. U. HOHL DE BÂLE

Remède infallible, garanti par une pratique de quarante ans.

Ce médicament facile à prendre, guérit infailliblement toutes
espèces d'éruptions de la peau, de maladies vénériennes
et cancéreuses, de dartres et de plaques aux jambes. Il est
le plus excellent contre les scrofules si dangereuses, les maux
d'yeux, d'oreilles, de nez, etc. chez les enfants.

De nombreuses attestations de personnes guéries, des certificats de médecins
et de pharmaciens attestent à nos plus hautes autorités, sont tenus à la
disposition des gens désirant en prendre connaissance.

Prix de la boîte fr. 1.55 n255v-969
Toute boîte porte comme marque de fabrique, protégée par la loi,
la signature de l'inventeur J. U. HOHL, Docteur.

CERTIFICAT. Le soussigné atteste que les poudres préparées par feu
Monsieur le docteur en médecine, J. U. HOHL, autrefois médecin dans le canton de Bâle-
Campagne, ont été déjà quelques années, délivrées et complètement guéries d'une
affection très tenace de dartres, qui s'étaient répandues sur
tout le corps, et contre lesquelles tous les autres moyens em-
ployés avant, étaient restés sans le moindre succès.

Je puis, en conséquence, recommander à chacun, de mon
mieux et avec une conviction absolue, ces poudres pour la
guérison des dartres.

Zürich, en septembre 1890.
J. Dietler, ancien grand bailli.

En vente dans les pharmacies M. Grandjean et H. de Giez, Lausanne;
pharm. Archinard, U. Fontannaz, Cossonay; pharm. Peter, Ambonne;
pharm. Ador, Vallorbes; pharm. H. Golaz, Ste-Croix; pharm. S.
Beméville, Bâle, et dans toutes les autres pharmacies. n767q-1516

PLUS DE NÉURALGIES
Migraines, Névroses
Guérison certaine par les **Dragées des Premotés**
à base de Valériane de zinc et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL par la SUISSE: M^{re} BURKEL & C^{ie}, drog., à Genève
Envoi franco contre 3 francs en timbres ou mandat-poste.
Détail dans les bonnes pharmacies.

ELIXIR CONTRE LA MIGRAINE
de B. & W. Studer
pharm. à Berne
en flacons à fr. 2.50.
Seul remède éprouvé contre migraines et maux de tête de toutes
espèces. Dépôts dans la plupart des pharmacies. n57v-132

Nous avons l'avantage d'aviser notre clientèle et le public en général qu'ayant
affermé depuis le 1^{er} octobre prochain toute la publicité du journal le

corriere di NAPOLI

le plus répandu et le plus lu dans l'Italie méridionale, nous **OUVRONS**
dès cette date **une Succursale**

A NAPLES
VIA SANTA BRIGIDA 39

Nous prions toutes les personnes qui auraient à faire de la publicité à Naples
ou dans d'autres villes d'Italie et d'autres pays, de nous charger de leurs ordres,
à l'exécution desquels nous mettrons tous nos soins.

HAASENSTEIN & VOGLER

Fermiers des annonces des principaux journaux suisses, italiens, etc.
NAPLES, MILAN, ROME, TURIN, GÈNES, FLORENCE

et autres villes du pays et de l'étranger

Place Palud 24 LAUSANNE Place Palud 24
GENÈVE — Rue des Moulins & Quai de l'île — GENÈVE

25 ANS DE SUCCÈS

PARIS

Printemps
NOUVEAUTÉS

Envoi gratis et franco
du catalogue général illustré ren-
fermant toutes les modes nouvelles
pour la SAISON D'HIVER, sur
demande adressée à

MM. JULES JALUZOT & C^{ie}
PARIS.

Sont également envoyés franco,
les échantillons de tous les tissus
composant nos immenses assorti-
ments, mais bien spécifier les
genres et prix.

Tous les renseignements néces-
saires à la bonne exécution des
commandes, ainsi que les condi-
tions d'expédition, sont indiqués
dans le catalogue.

Maison de réexpédition à BALE,
3, S.-Albanstrasse.

Belles salles pour banquets. Repas de noces, soirées, bals, etc., etc.
Cuisine et vins excellents. Service prompt et soigné. 5369

Henry LEIBFRIED, propriétaire.
Il y a plusieurs bonnes chambres meublées à louer et à très bas prix.

ASILE ET MAISON DE SANTÉ
Bellevue près Neuveville (cant. de Neuchâtel)
Soins assidus, vie de famille. 158

LEYSIN
Station climatique d'altitude
(1450 m)

Ouverture, dès le 1^{er} novembre 1891, de deux beaux chalets-pen-
sions, solidement construits et très confortablement aménagés, exploités
par

La Société climatique de Leysin.
Pour renseignements, s'adresser à M. Kuenzler, gérant, Leysin.

INSTITUT WILD-MERIAN, BALE
recevrait encore deux jeunes gens. n3225q-5393

BANQUE CANTONALE VAUDOISE
Une inscription est ouverte jusqu'à fin courant, après du soussigné,
pour la nomination aux fonctions d'agent du district de
Nyon, vacantes par suite de démission.
Entrée en fonctions le 2 janvier prochain.
Lausanne, le 14 octobre 1891.

Le Directeur,
Ernest Ruchonnet.

MISE DE VIN
de la commune de Riex.
Le lundi 19 octobre, à 3 heures après midi. — La récolte est
évaluée à environ 10,000 litres. 5305
Riex, 12 octobre 1891. Greffe municipal.

A vendre à la Rosiaz, rière-Lausanne
la charmante
VILLA BON SÉJOUR

Cette propriété, qui jouit d'une vue étendue, comprend 11 chambres,
2 mansardes, cuisine, nombreuses dépendances, jardin, vigne, pré et
champ, le tout d'une contenance de 37 ares 75 mètres (419 perches).
S'adresser, pour visiter l'immeuble et pour traiter, à M. F. Paquier,
notaire, rue de Bourg 8, Lausanne.

DOMAINE ET CHATEAU HUNEGG
belle résidence située sur la rive nord du lac de Thon, consistant en
un château, construction neuve d'une beauté architecturale très re-
marquable, de grands jardins avec bâtiments pour l'exploitation du
domaine et environ 8 1/2 hectares en un grand parc, forêts et jardins,
à vendre de gré à gré aux enchères.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à l'adminis-
tration du château Hunegg, près de Thon. 5323

N. B. Cette propriété conviendrait admirablement à l'installation d'un
grand hôtel d'étrangers évent. avec bains du lac et établissement de cure.

GANTS & LANIÈRES
pour frictions sèches
DU 5260

DOCTEUR MONOD
Gants, lanières et brochure, 10 fr.
Franco dans toute la Suisse.

PHARMACIE DE LA POSTE
LAUSANNE

ODONTINE DUVOISIN
Pharm. Chir. Dent. Verrières.
La meilleure pâte dentifrice.
dans toutes les pharmacies. 6052

Pastilles Pectorales
du Dr. ROY
préparées par
K. ADDOR
pharmacien
à Vallorbes (Suisse)
Guérison certaine
des maladies des
voies respirato-
ires, toux, rhin-
orrhées, etc.
ESSAYEZ, VOUS SUREZ
En vente dans les principales pharmacies en
boîtes de 100 pastilles 1 fr. 20.

UNE DEMOISELLE
[5348] désire une place de gou-
vernante. S'adr. à l'hôtel du Cerf,
à Vevey.

UN JEUNE HOMME
[5347] muni de bons certificats,
ayant travaillé pendant 4 ans dans
une maison de tissus de Bâle
dans laquelle il a fait son appren-
tissage, cherche pour se perfec-
tionner dans la langue française
qu'il parle déjà assez bien, place
de commis dans maison ana-
logue. Préentions modestes. S'ad-
resser He 3314 Q, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Bâle.

UNE JEUNE FILLE
[5354] de Bâle, ayant quelques
connaissances du français et pour
apprendre cette langue, désire en-
trer dans une maison de Lausanne
ou environs, chez une honnête fa-
mille, comme bonne ou fille
de chambre.
Prière d'adresser les offres sous
chiffre He 3322 Q, à l'agence de
publicité Haasenstein & Vo-
gler, à Bâle.

UN JEUNE HOMME
[5347] muni de bons certificats,
ayant travaillé pendant 4 ans dans
une maison de tissus de Bâle
dans laquelle il a fait son appren-
tissage, cherche pour se perfec-
tionner dans la langue française
qu'il parle déjà assez bien, place
de commis dans maison ana-
logue. Préentions modestes. S'ad-
resser He 3314 Q, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Bâle.

UNE DEMOISELLE
[5348] désire une place de gou-
vernante. S'adr. à l'hôtel du Cerf,
à Vevey.

UN JEUNE HOMME
[5347] muni de bons certificats,
ayant travaillé pendant 4 ans dans
une maison de tissus de Bâle
dans laquelle il a fait son appren-
tissage, cherche pour se perfec-
tionner dans la langue française
qu'il parle déjà assez bien, place
de commis dans maison ana-
logue. Préentions modestes. S'ad-
resser He 3314 Q, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Bâle.

UNE DEMOISELLE
[5348] désire une place de gou-
vernante. S'adr. à l'hôtel du Cerf,
à Vevey.

UN JEUNE HOMME
[5347] muni de bons certificats,
ayant travaillé pendant 4 ans dans
une maison de tissus de Bâle
dans laquelle il a fait son appren-
tissage, cherche pour se perfec-
tionner dans la langue française
qu'il parle déjà assez bien, place
de commis dans maison ana-
logue. Préentions modestes. S'ad-
resser He 3314 Q, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Bâle.

UNE DEMOISELLE
[5348] désire une place de gou-
vernante. S'adr. à l'hôtel du Cerf,
à Vevey.

UN JEUNE HOMME
[5347] muni de bons certificats,
ayant travaillé pendant 4 ans dans
une maison de tissus de Bâle
dans laquelle il a fait son appren-
tissage, cherche pour se perfec-
tionner dans la langue française
qu'il parle déjà assez bien, place
de commis dans maison ana-
logue. Préentions modestes. S'ad-
resser He 3314 Q, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vogler, à Bâle.

TIMBRES CAOUTCHOUC
P. WIRZ
IMPRIMERIE VINCENT
LAUSANNE

5353. Une femme de cham-
bre expérimentée cherche une
place au plus tôt, de préférence
chez une dame âgée.

Pour plus amples informations,
s'adresser à Mlle GONTHIER,
Pré-du-Marché 3.

UNE DEMOISELLE
[5356] connaissant le français et
l'allemand, pouvant enseigner la
musique, désire entrer dans
une famille anglaise pour
s'occuper d'enfants âgés de 6-10
ans.

S'adresser à l'agence de publi-
cité Haasenstein & Vogler,
Lausanne, sous V 11463 L.

Une jeune demoiselle
[5488] anglaise, diplômée, cher-
che place d'institutrice d'une
bonne famille ou pensionnat. Elle
aimerait avoir l'occasion de se
perfectionner dans la langue fran-
çaise et ne serait pas exigeante
pour les appointements.

S'adresser à l'agence de publi-
cité Haasenstein & Vogler,
Lausanne, sous B 11312 L.

UNE JEUNE FILLE
[5492] de 20 ans, cherche place de
femme de chambre

ou pour tout faire dans un petit
ménage soigné. S'adr. à l'agence
de publicité Haasenstein &
Vogler, Lausanne, s^c T 11318 L.

Une bonne cuisinière
[5472] de 37 ans, ayant servi 9 ans
dans la même maison, désire se
placer dans une bonne maison
bourgeoise pour le commencement
de novembre. Pour renseigne-
ments, s'adresser à Mme Gué-
hard, à Lonsay.

LONDRES
5496. Une dame cherche à pren-
dre en pension une dame, jeune
fille ou monsieur, soit pour sé-
jour agréable, soit pour apprendre
l'anglais. Meilleurs renseigne-
ments, s'adresser à M^{re} Gué-
hard, à Lonsay.

5517. Un homme pouvant four-
nir des garanties
désire reprendre
immédiatement un petit café-
restaurant bien achalandé.

Offres sous chiffre He 3291 Q, à
l'agence de publicité Haasen-
stein & Vogler, Bâle.

UN JEUNE HOMME
[5326] ayant fait, à l'entière satis-
faction de ses patrons, un appren-
tissage de deux ans dans une
grande maison de banque, cher-
che à se placer comme apprenti
dans une maison de drap-
pers, pour se perfectionner dans
le commerce et la langue fran-
çaise.

S'adresser à Henri Daniotti
fils, à Aitdorf, Uri.

UN JEUNE TAILLEUR
[5318] expérimenté dans toutes
les parties de l'état, cherche à se
placer au plus tôt, pour appren-
dre la langue française. Le salaire
est une affaire secondaire. Offres
sous chiffre He 3293 Q, à l'agence
de publicité Haasenstein &
Vogler, Bâle.

UNE JEUNE FILLE
[5327] de 17 ans, de toute con-
fiance, désire se placer comme
fille de chambre ou autre,
dans une bonne famille en Suisse
ou à l'étranger. Bonnes références.
S'adresser A. B. poste restante,
à Mézières, Vaud.

VOLONTAIRE
5334. Un jeune homme,
fort et robuste, cherche une
place dans une maison de com-
merce de la Suisse romande pour
se perfectionner dans la langue
française. Adresser les offres à
Haasenstein & Vogler, à
Neuchâtel, sous chif. H 738 N.

UNE ÉLÈVE
du professeur Rehberg donnera
des leçons à des commençants.
Prix modéré.
S'adresser Grotte 6. 5266

PLACE VACANTE
[5307] pour un bon comptable,
correspondant français et alle-
mand, devant voyager une partie
de l'année.
Adresser offres sous initiales M
11357 L, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, Lau-
sanne.

Premier sommelier.
5349. On demande pour un
hôtel 1^{er} rang de la Suisse roman-
de, un homme sérieux et expé-
rimenté, connaissant à fond le mé-
tier.

Place à l'année.
Adresser certificats et photo-
graphie à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, Lau-
sanne, sous H 11443 L.

On désire placer
[5270] une fille de toute confiance
âgée de 25 ans et parlant l'alle-
mand et le français, comme aide
ou gouvernante dans une hono-
rable famille des environs de Mon-
treux ou Vevey. Préentions mo-
destes. S'adresser à l'agence de
publicité Haasenstein & Vo-
gler, Lausanne, sous Gc 10836 L.

OLD Only **OLD**
England fashionable English tailors **OLD**
England

TANIGUCHI
TAILOR
GARNI
COUTURE

Sur mesure **PANTALONS COMPLET**
5324 19.50 Sur mesure 75.00

ON DEMANDE
[5329] pour la Russie (Samara),
une bonne institutrice fran-
çaise, pas trop jeune. On préférerait une
personne ayant déjà habité la Rus-
sie. Inutile de se présenter sans
de bonnes recommandations. S'a-
dresser à Mlle J. Guggisberg, aux
Jordils, Onchy.

ON DEMANDE
[5309] un apprenti pâtis-
sier.
Cuérel & C^{ie}, à Montreux.

ON DEMANDE
[5353] une bonne ménagère
de 40 à 45 ans, de toute moralité,
sachant bien faire la cuisine.
S'adresser par lettre avec réfé-
rences, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, Lau-
sanne, sous L 11460 L.

On désire trouver
[5325] une compagne de voyage
pour Alger. S'adr. Grandrue 62,
Montreux. n3546m

Vente aux enchères
CLARENS - MONTREUX

5415. Au CAFÉ VAUDOIS,
à Clarens, le samedi 17 oc-
tobre 1891, dès les 6 heures du
soir, Jules Bournaud fera vendre
aux enchères publiques la mai-
son qu'il possède à Clarens, com-
prenant magasin avec atelier de
ferblanterie, buanderie avec at-
elier de blanchissage et la clientèle
assurée, 2 appartements et dépen-
dances. Surface 198 mètres.

Cet immeuble, par sa position
au centre du village, peut être ap-
proprié à toute espèce d'industrie.
Renseignements et conditions:
Etude CLERC, notaire, à
Montreux.

MOBILIER
5540. Le soldé des objets mo-
biliers de la discussion Pignat,
Square de Georgette n° 1, sera
vendu samedi 17 courant, à
9 heures du matin, à la Gre-
nette.

Dans l'intervalle le liquidateur
soussigné vendrait de gré à gré
une chaise longue velours noir,
un canapé velours rouge frappé,
un fauteuil, un canapé et six chai-
ses, moquette rouge et noire, une
table ovale, une pendule.

Allmand, notaire.